

Larson

David Numwami *Entre la lune et les étoiles*

Azmari p.12 Styx p.16 Philip Catherine p.20 Les leçons de la pandémie p.22
Médias & talents émergents p.26 Culte: Perfecto p.36 Vue de Courtrai p.38



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x



Larsen

Conseil de la Musique
Quai au Bois
de Construction, 10
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@
conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Denise Caels
François-Xavier
Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier
Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
François-Xavier
Descamps

Collaborateur.trice.s
Isabelle Bonmariage
Nicolas Capart
Serge Coosemans
Véronique Laurent
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Jean-Marc Panis
Jean-Pierre Goffin
Jacques Prouvost
Stéphane Renard
Dominique Simonet
Didier Stiers

Relecteur.trice.s
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
David Numwami
©Marie Deteneuille

Promotion & Diffusion
François-Xavier
Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous
abonner gratuitement
à Larsen.
larsen@
conseildelamusique.be
Tél. : 02 209 10 90

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert

Impression
die Keure

Prochain numéro
Mars 2021



Crédits
Gulnara Khamatova
Kmeron
Njaheut Gilles Valer

P.12

Margaux Vranken

P.16

Yellow Straps

P.20

Matthew Irons

P.22

(R)établir l'équilibre de l'horizon sonore

P.30

Rap sur braises ardentes

P.38

Henri Pousseur (avec Pierre Boulez à sa gauche)

Édito

Décembre, c'est traditionnellement le mois des trop nombreux cadeaux et des bilans de toutes sortes. C'est le mois des "best of" et des "top" en tout genre. Si on s'attardait à en faire un sur les mots et expressions qui ont universellement contaminés notre vocabulaire depuis la mi-mars, ça pourrait donner ceci : le mot *bulle* n'a plus la même saveur, *présentiel* et *distanciel* sont les termes qu'on n'imaginait pas autant prononcer, *tu m'entends* fait désormais partie de nos discussions professionnelles tandis que *ah, zut, je l'ai encore oublié* a définitivement envahi notre quotidien.

Si le contexte est pour le moins déprimant, voire décourageant, l'année débute malgré tout avec de jolies nouveautés. À commencer par cet ovni de la pop qu'est David Numwami. Ou encore par la musique énergique et envoûtante d'Azmari... ou celle du tout jeune ensemble STYX. Des noms dont on entendra forcément parler tout au long de l'année et qu'on espère pouvoir découvrir sur scène bien avant l'été.

Car que ce soit du côté des artistes, des technicien-ne-s, des pros ou des amateur-e-s de musique, on a besoin de culture, de rencontres, de contacts : de se sentir vivant, tout simplement.

Bonne lecture,
Claire Monville

En Couverture

p.8 L'ENTRETIEN David Numwami

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Didier Gosset
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.12 Azmari
p.15 Studio Papa Shango
p.14 Berry
p.15 Charles
p.15 Alea(s)
p.16 Styx
p.17 Hotel Beethoven
p.18 Tuur Florizoone
p.19 Fédération des Festivals
p.19 Mic Controller

Articles

p.20 AVANT-PLAN Philip Catherine
p.22 360° Les leçons de la pandémie
p.26 MÉDIA Quel espace médiatique pour les talents émergents ?
p.28 DÉCRYPTAGE Les pochettes sous toutes leurs facettes
p.30 IN SITU La Clairière
p.32 POLITIQUE Un futur pour la culture

Les sorties

Bonus

p.36 C'EST CULTE Perfecto
p.38 VUE DE... Courtrai
p.40 4x4 Boris Gronemberger
p.41 L'ANECDOTE Toine Thys
p.41 J'ADORE... Mugwump
p.42 L'ADDITION Lawrence Le Doux



©LÉA FERY

Didier Gosset, indé dans l'âme

TEXTE : DIDIER STIERS

Si pour l'heure, Didier Gosset participe comme pas mal de nos semblables au championnat du monde de Zoom (sic), et si on apprend même qu'il a suivi une formation de guide nature (si!), le Bruxellois émigré à Charleroi où il compte des racines familiales a toujours cultivé ses affinités musicales. Notamment à l'écoute de Perfecto, ou le nez dans les pages de Rock This Town et Best. Avant de carrément basculer du côté... bruyant! « J'ai grandi à Laeken. À l'athénée, je suis tombé sur une clique de skateboarders fous qui écoutaient Bad Religion, NOFX, Fugazi... C'était un peu le début de cette scène hardcore straight edge. Un de nos copains avait une voiture, et nous écumions les concerts, les salles paroissiales, les MJ, dans des patelins flamands dont tu ignorais l'existence le matin et où tu allais uniquement avec le flyer! Je trouvais cette scène super intéressante: tout le monde pouvait avoir quelque chose à y faire: organiser des concerts, jouer dans un groupe, avoir une distro, un fanzine... J'ai édité un petit fanzine, il n'y a eu que deux numéros mais c'était vraiment à l'ancienne, en photocopies!»

Le parcours professionnel de ce fervent supporter du RWDM (pas de hasard, il est né en 1975), par ailleurs ami déclaré des animaux (aucun lien mais ce n'est pas incompatible), débute dans l'équipe de com' des conseillers fiscaux de KPMG. Et passe ensuite par la Mission américaine auprès de l'Union européenne, où il assiste une attachée travaillant essentiellement sur les droits d'auteur et le copyright. En 2008, fort des connaissances en ces matières apprises là sur le tas, Didier Gosset atterrit chez Impala, le

toutpourlerock

Chez Impala, Didier Gosset soigne aussi "son bébé", un projet lancé voilà six ans: le développement et la structuration des indés sur le marché de la musique en Europe centrale et de l'Est.

lobby actif en Europe dans le secteur de la musique indé: « J'avais postulé en trouvant très excitant qu'une association représente des gens comme Beggars, PIAS, Epitaph, plein de labels dont j'ai acheté plein de disques... Et sans le faire exprès, j'avais un peu le profil parfait!»

S'il n'a qu'une écharpe (noire, blanche et rouge donc), c'est plusieurs casquettes qu'il coiffe ou a coiffées à ce jour. À peine arrivé chez Impala, il s'essaie à l'organisation de concerts à Bruxelles avec ses camarades d'Hexagen. Goûts communs: « Tout ce qui était math rock, post rock, un peu expé, bricolo... » Il devient aussi administrateur chez Court-Circuit. Puis quitte Hexagen. En 2013, il lance alors Black Basset Records avec sa compagne, Clothilde: « Nos premiers groupes, ce sont Billions Of Comrades et Mont Doré avec qui je revenais à mes premières amours hardcore. Aujourd'hui, nous sommes au-delà des 30 sorties!» Parmi lesquelles Listener, Choolers Division, Thot, Seilman Bellinsky... Les prochaines? Pedegree, La Jungle et Jean Jean, avec toujours cette envie de mettre en lumière du peu médiatisé: « L'idée est là, une prise de risque sur certaines esthétiques, sans aucune garantie. » Mais il faut croire qu'il aime ça, cet accro entré entre-temps au conseil d'administration du Rockerill et qui représente depuis peu la FFMWB, la toute jeune fédération des festivals de Wallonie et de Bruxelles. L'occasion fait le larron: il a désormais sur le feu, avec les Gantois de Consouling Sounds, un projet de studio/résidence d'artistes/gîte dans la vallée du Viroin. On vous en reparle dès que Zoom aura été officiellement décrété "pas essentiel"...



©CLAIRE GELFED

contemporain

créations

TRIO O3

Lydie Thonnard (flûte), Eugénie Defraigne (violoncelle) et Léna Kollmeier (piano) ont une actualité chargée. Entre concerts (en ligne) et projets de création, elles ont trouvé le temps de vous lancer des défis musicaux sur leur page facebook, des défis centrés sur leur prochain programme entièrement construit autour de créations de compositeurs belges (Max Charue, Sarah Wéry...). Relevez le gant!



échappéo-solo

le77

SKY H1

Après Peet et son premier essai hip hop perso un peu plus tôt dans l'année, c'est au tour de Morgan, le beatmaker du 77, de se la jouer en solo et ce, dans un format plutôt orienté "chanson" ou du moins au flow radicalement plus soft, fragile même. Un album est annoncé dans le courant 2021 (chez Universal Belgium) qui fera suite à l'EP *Fleurs confinées* disponible sur toutes les meilleures plateformes. « Devrais-je me taire ou bien changer? », chante-il sur *Complice...* on dirait bien qu'il a choisi!



dreampop

nonpaslomorchurochrome

Eosine

« Eosine est un groupe de dreampop belge mené par Elena Lacroix. Ses compositions sont tantôt aériennes tantôt plus bruyantes avec de solides accents de shoegaze. » C'est en ces quelques mots plutôt bien (res)sentis que le groupe se présente sur son espace Soundcloud. Si vous aimez les guitares saturées pleines de reverb, le groupe obéit à la lettre aux codes du genre. Amateur-e des des voix féminines éthérées (The Sundays, Melody's Echo Chamber, Fazerdaze, Beach House...), l'alchimie d'Eosine devrait te plaire.

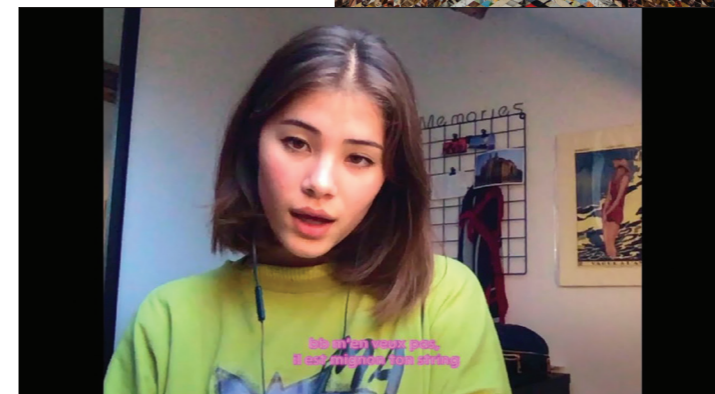


nois

powertrio

Des Yeux

Le trio guitare - basse - batterie, qui a pu bénéficier du programme Loud en 2019, a sorti deux EP cette année. *Drone to the Bone* en avril, un 3 titres avec près d'1h de musique doom - drone - kraut et les trois musiciens ont remis le couvert en novembre avec *VIDE*, une longue plage de 26 minutes entièrement improvisée, en conditions live, autour d'un riff "drone" de guitare. *VIDE...* qui rappelle cruellement l'agenda du groupe tout au long de cette année 2020 comme le soulignait le band. Vivement le suite en 2021.



duo-rap

frosh-in-liège

Moji X Sboy

Larsen brossait récemment le portrait de la Cité ardente et de sa scène rap bouillonnante (Larsen #40). On y rencontrait justement les deux Liégeois Moji et Sboy, un duo assurément à suivre et que vous retrouverez, si tout va... mieux, sur pas mal de scènes belges au printemps 2021. En attendant, allez z'yeuter leurs clips dont notamment cette belle déclaration d'amour: « les meufs sont toutes les mêmes... mais j'sais que t'es pas comme elles ».

En vrac...

Magasin 4 Sauvé des eaux

Le Magasin 4, rare lieu de la culture punk-rock bruxelloise, est en passe de trouver une solution définitive. Un accord a été déposé par la Ville de Bruxelles, la Région de Bruxelles-Capitale, le Port de Bruxelles et la Société d'Aménagement Urbain (SAU). Une nouvelle salle de concert prendra place sur un terrain situé à l'angle de l'avenue du Port (où la salle est actuellement installée) et de la Rue de l'Entrepôt. En attendant la construction de ce nouveau lieu d'accueil, différents lieux sont à l'étude pour une solution temporaire.

25 ans de l'Ultratop

Les classements musicaux ont énormément changé depuis que le streaming est rentré dans les usages courants. Sam Jaspers, directeur de l'Ultratop, est revenu sur cette évolution dans la presse à l'occasion des 25 bougies de l'organisme, le "hit-parade officiel belge". À découvrir notamment sur le site du Focus/Vif.

Plagiat ? Impossible !

Pour lutter contre le phénomène, Spotify et permettent aux auteurs-trice-s-compositeur-trice-s de protéger leurs œuvres, la plateforme a développé et déposé un brevet pour

une technologie qui détecterait les risques de plagiat : une intelligence artificielle capable de détecter le niveau de similitude entre deux morceaux.

Ticketmaster Un plan sanitaire pour le retour des concerts

Le groupe Ticketmaster, leader de la vente de billets en ligne, envisagerait de mettre en place un plan sanitaire pour permettre aux spectateurs de revenir dans les salles en 2021. L'idée serait plutôt simple : obliger chaque spectateur à justifier d'une preuve de non-contamination au covid-19, soit un test négatif datant de 24 à 72 heures avant l'événement, soit une preuve de vaccination. En cas de test positif, la personne ne pourrait pas avoir accès à son billet.

En musique Simone

En Musique Simone est une page facebook créée et modérée par l'attaché de presse musical David Salomonowicz (Com As You Are). Le pitch ? Une page qui fait la part belle à l'actualité musicale féminine... et uniquement féminine. Une manière sympa de découvrir et suivre les talents émergents (Aucoklane, Mathilde Fernandez...), mais aussi les valeurs confirmées (Selah Sue, This Is The



Gónérouse Sabam

Awards 2020

Sabam for Culture, c'est l'organe culturel via lequel la Sabam soutient des événements et accorde des bourses à ses membres. Il a libéré cette année un montant de 100.000 € pour offrir un coup de pouce aux talents qui se sont mis en valeur, un prix qui vise avant tout à les soutenir dans la suite de leur carrière. Premiers lauréats : aux DMA (Décibels Music Awards), Loïc Nottet a remporté en février le prix du meilleur auteur/compositeur et un soutien d'une valeur de 5.000 €. Plus tard dans l'année, c'est Stéphane Orlando qui a été sacré par le Prix Sabam for Culture - Création musicale contemporaine (également doté d'une récompense de 5.000€). Ce 14 décembre, c'est le Bruxellois Michel Herr qui a gagné le versant "jazz" de ce prix. Actif depuis les années 70, principalement sur la scène jazz mais aussi dans l'écriture de musique de film et pour les médias, Michel Herr est un pianiste de renom qui a accompagné les grands noms du jazz contemporain, de Toots Thielemans, Chet Baker, Joe Lovano, Lee Konitz à Richard Galliano, Norma Winstone, Philip Catherine, Steve Houben... Sabam for Culture lui décerne le Prix SFC "Jazz" pour son album *Michel Herr Positive / Music for Sextet and String quartet*.

Lost Frequencies - The Magician

Ta tronche sur un timbre

En 2021, La Poste se met à la page... et proposera aux côtés de Natacha, de Yoko Tsuno ou encore des Djchabl Rouges, une série de timbres dédiée au monde de la nuit et des DJ's. Lost Frequencies et The Magician seront donc littéralement comme une lettre à la poste dans toutes les maisons... et vous pourrez même leur lécher le dos! Heureux que vous êtes... Bienvenue en 2021.



SIROP

le goût de la culture liégeoise

Le couple fondateur de Boulettes Magazine (300.000 consommateurs quand même) a décidé de lancer en cette année particulière un nouveau magazine, opportunément SIROP, petit frère papier du webzine. Au menu ? « Des gens, des articles et des adresses », un mélange de reportages long format et de découvertes pour faire rayonner Liège et la Wallonie en francophonie. En couverture de ce premier numéro, le groupe flamand Vive la Fête, le plus liégeois des groupes flamands (sic). Disponible sur livraison ou dans différents points de dépôt.

Unisono

Qui va payer l'addition ?

Unisono - la plateforme unique regroupant la Sabam, PlayRight et la SIMIM - se fait entendre suite aux récentes déclarations des fédérations de l'horeca concernant le paiement du forfait annuel des droits d'auteurs. Unisono souligne sa solidarité avec l'horeca mais demande à ré-ouvrir le dialogue afin de trouver une solution équilibrée pour toutes les parties. En raison de l'interdiction d'organiser des événements culturels, soirées, spectacles et représentations, les bénéficiaires de la Rémunération Équitable ont perdu plus de 32 millions € en revenus de leurs droits.

Label 30Février

Des disques et un lifting

Repaire historique de Saule et Suarez, le label 30Février a profité du confinement pour faire du rangement et quelques aménagements. La maison de disques bruxelloise vient ainsi de changer son logo. C'est donc terminé pour le petit calendrier au dos des albums chantés en français. En rangeant ses étagères, la structure a aussi trouvé de l'espace pour signer de nouveaux artistes. En 2021, le label 30Février sortira notamment un nouvel album de François Breut. Écrit et produit par Marc Melia, le disque de la chanteuse bruxelloise est annoncé pour le printemps 2021.

Kit...). Le petit plus ? Le coup d'oeil par dessus l'épaule et le focus celles qui ont marqué l'histoire de la musique contemporaine, de Patti Smith à... Julie Pietri.

Artistes du Coeur

L'Union des Artistes et Artists United sont deux associations belges sans but lucratif qui ont pour mission de soutenir et défendre les intérêts professionnels de nombreux artistes. Pour aider les artistes avec peu de revenus, elles avait déjà mis sur pied le "fonds sparadrapp" qui vient en aide à tous ceux qui ne peuvent plus exercer leur activité dans le contexte actuel et qui n'arrivent plus à régler leurs dépenses courantes. Aujourd'hui, grâce à la campagne des "Artistes du Coeur", vous pouvez aider les artistes à passer le cap, tout simplement pour qu'ils soient encore là après la crise et qu'ils puissent reprendre leur travail de création ou d'interprétation. En offrant simplement le montant d'une place de théâtre, d'opéra, un billet d'exposition, de cinéma à ceux qui les créent. www.uniondesartistes.be

Naissance du label Antibodg

Chanteur, performeur et musicien pluridisciplinaire (Orphan Swords, Y.E.R.M.O.), Yannick Franck explore les matières sonores pour délivrer des créations électroniques et

avant-gardistes. Également actif dans le monde de la danse, du théâtre et au cinéma, l'artiste compose des bande-sons millimétrés pour de nombreux spectacles. Sur sa carte de visite, le garçon peut également faire valoir la création du micro label Idiosyncratics. Jamais à court d'idées, il inaugure aujourd'hui l'enseignement Antibody, nouvelle maison de disques indépendante, plutôt branchée EBM et techno industrielle. Pour ouvrir le bal, Yannick Franck endosse son costume de Raum et publie un premier EP sur le compte d'Antibody : *Tantale*.

Enquête "Médor"

Les musiciens, parents pauvres du secteur culturel

Une enquête au long cours sur l'état du secteur des musiques actuelles (non classiques donc) et de ses acteur-trice-s a été publiée par Médor. Malgré quelques approximations - on rappelle en clin d'oeil que le Conseil de la Musique, éditeur e.a. de Larsen-mag, est aussi le moteur de la Fête de la Musique qui absorbe la plus grande part de sa subvention -, ça fait toujours du bien de mettre le doigt ou ça fait mal! Un article, intitulé Musique belge: l'oreille cassée, qui met bien en évidence l'esprit de débrouille et la motivation des créateurs de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Des "qualités" qui sont aujourd'hui quasiment des prérequis dans ce milieu pourtant essentiel du paysage culturel du pays... et au centre des loisirs de ses concitoyens. À lire également, une enquête sur l'utilisation du régime RPI "Rémunération Petites Indemnités", pratique très courante de paiement dans le secteur artistique et vraie catastrophe pour ses bénéficiaires... <https://medor.coop>

Opéra Royal de Wallonie-Liège

Le bicontenaire

Un livre Pour célébrer ses 200 printemps, l'Opéra Royal de Wallonie-Liège revient sur son histoire à travers un bel ouvrage intitulé *200 ans et après*. Rédigé par Serge Martin et Frédéric Marchesani, il retrace le récit de l'institution à l'aune de nombreuses photos d'archives du bâtiment ou des spectacles, extraits de presse d'époque, billets et affiches. Disponible en ligne sur leur site internet de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège ou à la billetterie aux heures d'ouverture.

Une expo

Afin de présenter au public une rétrospective complète, l'Opéra Royal de Wallonie-Liège s'est associé au Musée de la Vie Wallonne de Liège pour développer une exposition virtuelle de photographies rares et autres documents inédits tirés des importants fonds d'archives des deux institutions, articulée autour de cinq thématiques.

Garrett List

La Rencontre

Ce livre, c'est l'histoire... d'une rencontre. Celle d'une chanson, *Fly Hollywood*, composée par Garrett List dans les années 1970 à New York, et d'un un photographe français, également reporter de voyages, Bernard Plossu. Ce dernier a sillonné les

quatre coins du globe et a vécu tant dans le Vieux que dans le Nouveau monde. Une galeriste liégeoise, Véronique Marit, a servi d'entremetteuse (il fallait bien que cette rencontre ait lieu) et un éditeur, Guy Jungblut, eut l'idée de célébrer cette "rencontre" dans un livre. Dont acte. Ce qui n'était pas prévu, c'est que Garrett List ne s'éclipse avant que *La Rencontre* ait eu le temps d'être immortalisée sur papier...

Photographies de Bernard Plossu - Poèmes de Ed Friedman - Musique de Garrett List Éditions Yellow Now

Création de l'UPAC-T

Union des Professionnel·le·s des Arts et de la Création

Une association qui regroupe elle-même une quinzaine d'associations, toutes actives dans diverses disciplines telles que les arts plastiques, le théâtre, les livres, les arts vivants, l'audiovisuel, le cinéma, la musique... mise sur pied en réponse à l'impact de la crise COVID sur le secteur artistique, culturel et événementiel. Leur union permettra d'avoir plus d'impact pour faire pression sur le monde politique, sensibiliser les citoyen·ne·s et mettre en place d'autres mesures à celles soutenues actuellement par le gouvernement. UPAC-T travaille dans l'ombre depuis quelques mois et a déjà quelques campagnes à son actif : @nocultureenofuture, @stillstandingforculture et @don'tswitchoff. Plus d'infos sur www.upact.be

Red Bull Elektropedia Awards 2020

Lous and The Yakuza se distinguent

Les Red Bull Elektropedia Awards 2020 se sont déroulées le mercredi 25 novembre, lors d'une émission en ligne, sans public ni boisson énergétique... Lous and The Yakuza a reçu le prix d'Artist of The Year. Par ailleurs, la chanteuse termine deuxième dans les catégories Best Album et Best Song. De son côté, le rappeur bruxellois Zwingere Guy décroche le prix du Best Album (*BRUTAAL*). Le tube *God Bless* de Hamza ft. Damso est la Best Song de l'année, tandis que le producteur hip-hop Ashley Morgan remporte le prix du Best EP (*LETGOLETGOLETGO*). Selon le public et le jury, David Numwami est clairement un nom à suivre de près. L'artiste a en effet terminé premier dans la catégorie Fresh On the Scene. On notera encore que trois personnalités ont reçu le titre de Most Promising Artist : MEYY, Smahlo et Tsugi.



album

post-classique

David Numwami

Entre la lune et les étoiles

INTERVIEW : DIDIER STIERS

Dixit la petite biographie obligeamment fournie par son service de presse, il est un "grand perfectionniste" et un "immense rêveur". Nous ajouterons qu'il gère cependant fort bien son agenda et qu'il s'applique à pouvoir n'en faire qu'à sa tête. Après deux singles, et bientôt trois, l'album va encore se faire attendre. Mais à 26 ans, à côté d'études en philo avec option musicologie, il affiche déjà un parcours que d'aucuns qualifieraient de "dingue".

S'il y en a un qui semble ne pas avoir trop de mal à prendre... son mal en patience, c'est bien David Numwami. Au contraire, dirions-nous presque : chanteur, auteur, multi instrumentiste et producteur, il se définit comme casanier, "hyper" casanier même. Alors ne pas devoir sortir de chez lui le contente plutôt pas mal. « Ça me laisse plein de temps pour enregistrer, mixer. Et comme je ne suis pas toujours à l'aise dans des contextes sociaux, c'est assez parfait pour moi. Faire une carrière depuis la maison, je trouve ça trop bien ! C'est comme si j'étais agoraphobe, ce que je ne suis pas, et que le jour où je prends enfin le courage de sortir de chez moi pour faire des courses, je me rends compte qu'il n'y a personne dans les rues. C'est génial ! »

Les concerts, les tournées ne vous manquent pas trop ?

C'est dommage pour les concerts, parce que j'adore en faire, mais en même temps, rester chez moi me permet d'avoir un certain calme dans la tête, une sérénité. Je fais tout depuis la maison. Alors c'est chiant, parce que je ne gagne pas d'argent, mais ça reviendra bien un jour.

Entretemps, vous avez reçu un trophée, le Red Bull Elektropedia Award dans la catégorie "fresh on the scene". Ce qui est assez amusant considérant que ça fait quand même quelques années maintenant que vous montez sur les planches !

Je trouve ça assez cool de l'avoir reçu, c'est un peu comme un éternel commencement. Comme si le simple fait de changer de nom me permettait de boire à la fontaine de jouvence. Ce qui est aussi le cas : on est toujours nouveau, on est quand même censé se réinventer. Il y a bien sûr quelque chose de paradoxal à recevoir ce trophée quand on voit d'autres artistes qui sont réellement "fresh on the scene". Mais au final, je trouve ça assez beau, c'est un peu comme une réincarnation, c'est sans fin. J'ai dois avoir sept vies et là, je suis peut-être à la troisième. Ou la quatrième ?

C'est en tout cas avec Le Colisée qu'on vous a découvert, mais a-t-il eu quelque chose avant ?

J'ai joué dans des groupes quand j'étais à l'école, mais c'est tout, et je n'ai jamais rien sorti.

Un bon souvenir, Le Colisée ?

Au fond de moi, j'aime me dire que ce n'est pas un souvenir, qu'on va recommencer. Mais oui, c'était vraiment génial. Au début, pendant un an et demi, deux ans, j'étais tout seul. Et puis j'ai demandé à des amis de jouer avec moi, des amis de toujours, on était à l'école ensemble. Je connaissais l'un d'eux depuis nos six ans. C'est quand même le rêve, d'être avec ses amis tout le temps, d'être même obligé de les voir parce que il fallait répéter. Et puis, comme groupe qui débute, de se retrouver dans des contextes souvent très marrants, à devoir dormir chez l'habitant, dans une roulotte, des trucs comme ça. C'est un peu comme continuer l'adolescence jusque très tard. J'ai adoré ça ! Et puis musicalement, j'ai l'impression qu'on n'avait pas trop de limites, on se marrait tout le temps.

Do it yourself

Partant de là, comment "la suite" s'est-elle mise en place ? On y trouve quand même Flavien Berger, Nicolas Godin, François and The Atlas Mountains, Charlotte Gainsbourg, Sébastien Tellier...

En fait, ça a commencé avec François (François Marry, le chanteur de François and The Atlas Mountains, ndlr). Le groupe s'était installé à Bruxelles, je crois qu'ils ont dû nous voir en concert et qu'ils ont bien aimé. Petit à petit, on est devenus amis, à un moment ils cherchaient un claviériste-guitariste et ils m'ont demandé de les rejoindre. C'est vraiment à partir de là que le reste est arrivé. J'ai joué singulièrement à Paris et quand quelqu'un cherchait un musicien, je ne sais pas pourquoi, on me le demandait à moi. Mais c'est vraiment grâce

à François et Maurice, son bassiste, qui, eux, étaient fans de plein de trucs casse-gueules, pour le coup. Je ne pense pas que Charlotte m'aurait contacté sur la base du Colisée.

Vous pratiquez le home studio, vous vous formez sur le tas à des programmes de montage, tout ça est très DIY, à l'image du clip accompagnant Beats! Quel est alors le lien avec vos études de philosophie ?

Je crois qu'il n'y en a vraiment aucun ! Le DIY, c'est quelque chose que je fais depuis très longtemps, depuis avant les études. J'ai découvert GarageBand à 14 ans, et j'ai toujours enregistré des petits trucs dessus, très, très pourris au début, et puis j'ai commencé à comprendre l'outil. Au départ, je m'étais inscrit au Conservatoire en guitare classique. J'avais suivi quelques cours pendant les vacances, en stage. Je savais que j'allais faire de la musique plus tard, en tout cas que j'allais essayer, mais en ayant peur de n'être capable de jouer que de la guitare. C'est en me disant que je ne voulais pas être bon que dans un truc que finalement j'ai fait la philo. Avec du coup l'impression d'être bon à rien ! C'est vrai... C'est un peu la science de tout et n'importe quoi, on peut faire de la philosophie de ce qu'on veut. Et on va y retrouver un peu de droit, des mathématiques, de la littérature... Pour moi, c'était comme un fourre-tout qui était intéressant et qui n'obligeait pas à choisir. Aujourd'hui, j'ai l'impression que ces études ont changé ma vie, m'ont rendu heureux. Je ne suis pas certain de me souvenir de ce que j'ai appris, mais ça m'a vraiment rendu super heureux. Et ça a réellement cassé toutes les certitudes de l'adolescence : j'y suis arrivé en me disant « yes, je vais comprendre le monde », et je suis sorti de philo cinq ans après en me disant « pff, je ne comprends vraiment rien ». Et je ne comprendrai jamais rien ! Mais ça m'a mis dans une sorte d'état d'émerveillement permanent pour tout.

C'est comme en musique ?

Oui ! Je vais entendre, je ne sais pas, Ariana Grande à la radio, je vais me dire que c'est génial, et puis je vais entendre Death Grips sur Internet et je vais me dire que c'est génial ! Ça m'a peut-être mis dans un état où je suis juste attentif à la beauté de chaque truc. Et même en recherche active de l'émerveillement : j'essaie tout le temps de l'attraper au vol, dès que je peux !

So motto la prossion

L'album, intitulé Blue mixtape, était prévu pour février ?

Ce ne sera pas pour février. Avec le virus, on a retardé la sortie de mon troisième morceau (après *Le fisc de l'amour* et *Beats!*, ndlr). Avec Joseph (Joseph Meersseman, son manager, ndlr), on s'est dit que c'était préférable. Et surtout, j'ai depuis avancé sur plein de titres. Du coup, je suis quand même assez infernal pour lui, parce que j'arrête pas de changer les morceaux, d'en rajouter, d'en enlever. Je crois que j'ai commencé cet album il y a quatre ans ! C'était déjà un grand pas pour lui de pouvoir dire « ok, on fixe ça en février ». Et puis comme on s'est dit qu'avec le virus, on pouvait un petit peu déplacer cette sortie, ça m'a ouvert une porte et je pouvais encore écrire... Il n'y a pas longtemps, j'ai appelé Joseph, pour lui dire que ça ne s'appellerait plus *Blue mixtape* mais juste *Blue*, et je crois que ça va être un double album !

Et là maintenant, il déprime à fond !

Il ne le montre pas trop (rires). Non, mais il m'a dit « essaie, essaie d'enregistrer ». Si je ne suis pas prêt pour un double album, au moins j'aurai assez pour un album normal. Ce sera courant 2021, j'espère vers septembre, ce qui me laissera le temps de sortir encore quelques morceaux avant.

Tout ça nous ramène à ce que les Inrocks avaient écrit à propos de ce futur album : « Depuis le temps qu'on l'attend, ça a intérêt



à être bien!» Alors oui, vous avez le temps d'écrire de nouveaux morceaux, mais ne vous mettez-vous pas aussi une sacrée pression dans la mesure où le public va attendre toujours plus de votre part ?

Ben... Je ne sais pas exactement à quel niveau je me mets une pression, Comme je n'ai pas de label, je ne pense pas que des gens ont des attentes financières vraiment fortes à mon égard. Et moi, je me dis que financièrement, je trouverai toujours un moyen de m'en sortir. J'écrirai des textes... Donc ce n'est pas vraiment ça qui me fait peur. La célébrité ? Ça fait quand même des années que je travaille avec des gens qui sont célèbres, ou que je les côtoie, et ça n'a pas l'air si terrible comme truc, la célébrité... À mon avis, c'est plus une pression que je me mets sur la qualité : j'ai juste envie que ce soit bien.

Et le concept d'album ?

Au départ, une partie de moi, je pense, n'est pas très attirée par le format album. Je n'ai pas vraiment grandi avec ça, j'étais plutôt à télécharger des morceaux sur eMule ou LimeWire, sans même savoir sur quels albums ils se trouvaient. Déjà, il y a quelque chose de pas très naturel pour moi dans l'idée de faire un album. Avec *Le Colisée*, nous avons juste sorti des EP's. C'est comme si l'EP est pour moi un format un peu plus compréhensible, et c'est cool comme longueur. J'ai du mal à écouter des albums, je me déconcentre vite. Après, je vais quand même faire un album, au moins une fois, je vais essayer, je n'ai rien à perdre. Mais une dizaine de morceaux, ça ne me semble pas assez pour vraiment exprimer quelque chose d'exhaustif, pour aller au bout d'une idée, d'une esthétique ou d'une narration. Et en même temps, paradoxalement, je trouve que c'est un peu trop pour aller au bout d'une esthétique, surtout si on travaille sur des morceaux qui ont un son hyper précis, hyper particulier, en utilisant par exemple une seule boîte à rythmes ou un seul synthé pour tout un album comme Soulwax a pu le faire récemment (*Deewee sessions vol. 01*, en hommage au EMS Synthi 100, ndr). C'est peut-être pour ça que je suis attiré par le format double album, je vais aller au bout d'un truc avec 20 morceaux, et puis voilà !

Beaucoup de groupes ou d'artistes se posent aussi la question du premier album, de l'importance qu'il peut avoir.

Ah mais je n'ai pas envie de décevoir. Je ne sais pas qui, en fait... Déjà moi, je suppose. Je n'ai pas envie de devoir jouer pendant un an des morceaux dont je ne suis plus très fier. Donc oui, il y a quand même une part de moi qui se met "une pression artistique". C'est comme s'il fallait que dans deux ans, je puisse réécouter ces morceaux et me dire "ah oui, c'est cool quand même". *Le fisc de l'amour*, qui est sorti il y a quelques mois, je l'ai enregistré il y a plus de deux ans ! Et deux ans après, je l'ai réécouté, et je le trouve toujours chouette, ça le fait. Le titre que je vais sortir en janvier, *Téma*, je crois que je l'ai enregistré même avant *Le fisc de l'amour*, il y a peut-être trois ans, et en le réécoutant, je me suis dit « ben oui, il est cool ». Pour moi, c'est quand même comme s'il y avait cette forme d'exigence, les morceaux doivent tenir au moins deux ans et demi, trois ans... Si au bout de ce temps, ça me paraît pas possible, je le jette ! Et encore, *Téma*, qui est fini depuis tout ce temps, je l'ai envoyé au mastering hier matin parce qu'il y avait toujours des petites choses qui me faisaient mal aux oreilles. Il faut que j'arrive à me dire que c'est vraiment fini, qu'il faut sortir le truc ! Ça doit vraiment être lié au fait que je travaille chez moi !

Le plus amusant, c'est que *Téma* est un peu une histoire d'obsession !

Le texte est assez simple : je suis dans mon lit, en train de regarder des photos de quelqu'un sur Internet. Ça parle juste de ça, ne pas savoir, regarder une personne sans but en fait, avant de s'endormir... (rires) Bon, là, je me casse la tête à écrire un texte et je le détruis en expliquant super mal !

Qu'est-ce qui est déjà sûr et certain quant à cet album ? Qu'est-ce qui ne changera pas, dans votre tête ?

La sortie de *Téma* en janvier, et puis après, rien n'est clair mais volontairement. C'est aussi une des raisons pour lesquelles je suis indépendant, en tout cas pour l'instant : j'ai envie de pouvoir m'adapter à ce qui se passe. Par exemple, on avait prévu de sortir *Le fisc de l'amour* et puis *Téma*. Entre-temps, j'avais commencé à travailler sur *Beats!* et je trouvais qu'il allait être mieux comme deuxième morceau, parce que *Téma* a quelque chose de beaucoup plus mélancolique. Joseph m'a dit « essaie de le finir », je l'ai fini, on était à la bourre, et on l'a sorti sur YouTube une semaine après avoir fini le clip. Pour moi, il y a quand même une volonté de travailler comme ça : en m'adaptant à ce qui vient. Je pense que c'est ça qui réalise l'équilibre entre le fait de sortir des "vieux" morceaux, ou de prendre du temps pour enregistrer, et de rester "frais" parce que j'essaie de ne pas voir plus loin que deux mois. J'ai des morceaux qui sont prêts à sortir, mais j'ai envie de ne pas savoir dans quel ordre. Quelque part, je peux me permettre ça aussi parce que j'ai Joseph qui assure mes arrières.

Vous faites un peu un duo !

Oui, où moi je suis le mec dans la lune qui essaie de faire ce qu'il veut comme il veut, et lui le mec un peu plus conscient, qui s'assure que je ne fais pas trop de conneries. Je trouve qu'on fait un duo assez intéressant, "good cop/bad cop", où ce que j'apporte d'instabilité est contrebalancé par sa stabilité à lui. On a monté un label à deux, The Ffamily. Pour l'instant, on va sortir mes trucs, et puis ce serait cool, disons dans deux ans, de pouvoir sortir d'autres artistes.

Vous auriez donc ce truc de l'éternel adolescent dont il est question dans « *Beats!* » ?

Oui, je pense que c'est un mélange entre le fait d'être dans la lune et d'être resté un peu trop chez moi. Je suis complètement déconnecté de... de tout en fait ! J'ai 26 ans, mais ma maman est quand même encore toujours en train de me demander quand j'aurai un boulot ! « Quand est-ce que tu feras un vrai travail ? Tu vas faire ça encore pendant combien de temps, tes petits morceaux dans ta chambre ? » C'est vrai, je fais aujourd'hui la même chose que quand j'avais 15 ans : je me lève le matin, j'ouvre mon ordi, je fais de la musique, j'écoute de la musique, si je vois quelqu'un, on parle de musique... C'est juste qu'il y a l'école en moins. Parfois, je me vois, dans la salle de bains avec ma copine en train de me teindre les cheveux et je me dis : « On est vraiment des gamins ! »

En même temps, n'est-ce pas aussi un peu ça qui nourrit votre inspiration, qui donne des couleurs pop à vos morceaux ainsi que ce petit quelque chose de décalé et qu'il faut donc préserver ?

Oui, au fond j'y tiens, à cette forme de légèreté. C'est même peut-être un refuge : je vais dans ma tête parce que le monde extérieur est super dur. En même temps, maman a peut-être raison. Je lui dis « oui mais je joue à *Coachella* »... Et elle ne sait pas ce que c'est, elle s'en fout ! Elle ne savait pas du tout qui était Charlotte Gainsbourg ! Et c'est assez cool : ça m'empêche de faire trop le malin.

David Numwami fait partie de la caravane belge invitée cette année à l'Eurosonic. Lequel sera, doit-on vous rappeler pourquoi, virtuel. Son showcase sera donc "numérique". En savoir plus : www.esns.nl



jazz # piano © DR

Azmari

TEXTE : JACQUES PROUVOST

Sur les routes depuis 2015, les musiciens d'Azmari empilent les souvenirs de voyage au cœur d'un album fantastique. Expédition instrumentale truffée d'éthio-jazz, d'afro-beat, de funk et d'émanations psychédéliques, l'affaire traverse les frontières avec le coffre chargé d'instruments atypiques. De Bruxelles à Wadi Rum, le groupe colporte le groove et son goût pour les bons trips.

Souvent annoncée, maintes fois reportée, la sortie du deuxième album d'Azmari se concrétise enfin. « Notre disque, comme tant d'autres, a dû s'adapter aux réalités de la crise sanitaire, confie Arthur Ancion, batteur et membre fondateur de la formation bruxelloise. Normalement, il devait sortir au printemps. Puis, il y avait des concerts. Nous étions programmés à l'affiche du Fusion Festival à Berlin, mais aussi en Angleterre, au We Out Here, le festival créé par Gilles Peterson. Mais avec la pandémie, rien ne s'est déroulé comme prévu... » Attristé par l'annulation des dates européennes, Azmari trouve du réconfort au pays. « Entre septembre et octobre, de nombreux centres culturels flamands ont dû parer à l'annulation des tournées internationales. En l'absence des artistes étrangers, ils sont venus frapper à notre porte... » Azmari se produit ainsi à Gand, Bruges, Anvers, Geel, Ostende ou Courtrai. Même si l'ambiance est plutôt statique et masquée, le groupe saisit sa chance. « Grâce à ces concerts, nous avons mis un pied en Flandre. Jusqu'alors, nous avions très peu joué là-bas. Nous étions sur la banquette. La défection des

stars internationales nous a donné l'occasion de monter sur le terrain et de toucher un nouveau public. Lors de cette tournée inespérée, nous avons d'ailleurs écoulé tous les exemplaires d'Ekeru. » Enregistré au lendemain d'un trip mémorable en Turquie, ce disque de 2019 marque le début d'une association avec le label gantois Sdban (STUFF., Glass Museum, Black Flower). « Notre présence dans leur catalogue a renforcé notre crédibilité à l'étranger, souligne le saxophoniste Mattéo Badet. En Allemagne, par exemple, nous étions en contact avec différentes agences de booking, mais aucune ne voulait vraiment de nous. Au lendemain de notre signature chez Sdban, nous avons reçu des coups de fil et plusieurs offres concrètes.

Mattéo Badot - saxophoniste

Notre présence dans le catalogue de Sdban a renforcé notre crédibilité à l'étranger.

Un véritable mgstère

Poussé dans le dos par son label, Azmari s'élance alors à la conquête de l'Europe. Son premier disque sous le bras, le groupe bruxellois traverse la France, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, la Suisse ou l'Autriche. « Entre les concerts, nous étions coincés à six dans un van, raconte Arthur Ancion. Nous en avons profité pour écouter de la musique. » Lancée sur les routes du Vieux Continent, la formation enfile les kilomètres et engrange des influences à l'écoute des disques de Demon Fuzz, Sons of Kemet, Shawn Lee, Hailu Mergia, Embryo et autres Heliocentrics. Et puis, il y a un nom qui a beaucoup compté pour nous lors de cette tournée. C'est Karl Hector & The Malcons. Après un de nos concerts, ce groupe allemand nous a invités à enregistrer dans son studio. Le fruit de cette session se trouve actuellement dans un tiroir du côté de Munich. Nous attendons le bon moment pour le sortir. » La tournée européenne d'Azmari est également marquée par d'improbables remixes. « Sans que nous puissions l'expliquer, plusieurs DJ's ont passé notre musique en soirée. Bizarrement, nous avons donc une vie parallèle dans les boîtes de nuit. » Alors que DJ's italiens et allemands chauffent le dancefloor avec leurs anciens morceaux, les Belges se rassemblent à Beersel, dans l'ancre du Studio Pyramide. « Nous sommes les derniers à avoir enregistré là-bas. Depuis, le studio a été démantelé. Pour ça, notre album est symbolique. » Intitulé Samā'i, le disque en question marque une évolution dans le son. « Par le passé, nous étions totalement immergés dans la culture éthiopienne, explique Mattéo Badet. Le nom de notre groupe fait d'ailleurs référence aux musiciens qui arpègent les bars dans les grandes villes d'Éthiopie. Aujourd'hui, nos références musicales sont beaucoup plus vastes. Nos morceaux intègrent de nouvelles influences, mais aussi de nombreux instruments ramenés de notre voyage en Turquie : Bağlama, kaval

et autres curiosités dont nous avons appris à jouer. » Pétries d'influences soul-funk, d'afrobeat et de substances psychédéliques importées du Bosphore, les compositions du gang bruxellois étirent les frontières au-delà des logiques continentales. Même si le nouvel album d'Azmari se détache des influences éthio-jazz et de la figure de Mulatu Astatke, l'Éthiopie demeure une Terre promise. « Ça reste le berceau de notre musique, remarque Arthur Ancion. À Bruxelles, sans que l'on sache pourquoi, l'Ambassade d'Éthiopie publie d'ailleurs nos morceaux sur son site web. C'est étrange. Car nous ne sommes jamais entrés en contact avec cette institution. Il s'agit là d'un véritable mystère. »

Mattéo Badot - saxophoniste

Notre présence dans le catalogue de Sdban a renforcé notre crédibilité à l'étranger.

Connexion divine

Mystérieux aussi, le titre du nouvel album d'Azmari entretient, en vérité, une relation cachée avec le soufisme. « Dans cette vision ésotérique de l'Islam, le Samā'i est une sorte d'audition spirituelle, poursuit le batteur. C'est une écoute mystique qui s'accompagne généralement de danses giratoires. En principe, tout ça doit favoriser la communication avec l'au-delà... Même si notre disque n'a aucun lien avec la religion, nous aimons la dimension extatique associée à ce terme. À travers ses côtés les plus psychédéliques, notre musique flirte en effet avec la transe et les rythmes hypnotiques. » La pochette de Samā'i s'inscrit, elle aussi, dans une optique hallucinogène. « Ce visuel découle d'une photo prise lors d'une de mes excursions à Wadi Rum, en Jordanie. C'est une représentation désertique qui fonctionne bien avec l'univers d'Azmari. » Les neuf morceaux de l'album voyagent effectivement aux confins de l'Orient, de l'Afrique et de l'Occident avec du soleil dans les yeux et un goût prononcé pour l'aventure. Entre les dunes et l'immensité du monde, Azmari continue de défricher des territoires inexplorés.

Azmari
Sama'i

Sdban Records



album # jazz © DR

Studio Papa Shango

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Au croisement du lèche-vitrine et d'un studio d'enregistrement, l'enseigne Papa Shango offre une nouvelle visibilité au rap. En laissant pénétrer la lumière à travers sa vitrine, l'établissement imaginé par Isha dévoile les secrets de fabrication d'une musique longtemps stigmatisée.

Implanté au cœur de la capitale, Papa Shango est le nouveau pari lancé par Isha. « En me promenant dans Bruxelles, j'ai constaté que les salles de fitness avaient toujours pignon sur rue. Ce sont des espaces ouverts : les gens pédalent, transpirent sur des tapis roulants et soulèvent de la fonte à la vue de tous. Cela amène certaines personnes à franchir le pas. Je me suis inspiré de cette réalité pour jeter les bases de Papa Shango. » Studio d'enregistrement ouvert sur l'espace urbain, ce lieu dédié au rap caresse une ambition inédite : exposer les zones d'ombre du processus créatif. « Bien souvent, des jeunes m'écrivent en m'expliquant qu'ils font du rap, raconte Isha. Mais ils ne savent pas comment enregistrer. Du coup, ils n'osent pas se lancer... Vu de l'extérieur, le studio peut être perçu comme un laboratoire d'initiés, un truc hyper hermétique. Ici, l'idée est d'abattre les murs pour laisser entrer la lumière. » Établi à proximité des Halles Saint-Géry, le studio Papa Shango devrait être opérationnel dans le courant

du mois de février. « Nous avons placé du double vitrage et insonorisé l'espace pour respecter la tranquillité du voisinage. Le grand public nourrit encore des appréhensions à l'égard du rap. Pour faire évoluer les mentalités, nous devons nous faire accepter, en respectant la vie du quartier et les normes sonores. » Papa Shango fonctionne comme n'importe quel studio d'enregistrement. Là où l'établissement se distingue, c'est dans son rapport à l'environnement extérieur. Depuis la rue, les passants peuvent en effet observer les rappeurs en action. « Tout l'enjeu est là, dit Isha. Il faut que les badauds respectent notre boulot. Quand les gens passent devant chez le coiffeur, ils regardent sans s'attarder. Cette logique peut aussi s'appliquer aux activités de Papa Shango. » L'initiative se double ainsi d'une dimension voyeuriste. « Pour travailler, certains ont besoin de sentir les regards braqués sur eux. Ils se nourrissent de cette attention. Je crois surtout que la nouvelle génération du rap n'a pas peur de se montrer. » On attend de voir. Avec impatience.



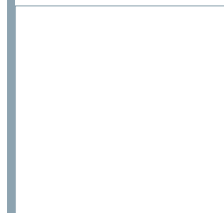
multidisciplinaire # indisipliné ©GILLES GEEKK

ALEA(s)

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Trio ouvert à toutes les formes artistiques, ALEA(s) est assurément un groupe singulier. Depuis Bruxelles, le collectif audiovisuel transpose aujourd'hui son univers scénique sur un disque aux pouvoirs magiques.

ALEA(s)
of
ALEA



révolution # pop.rock ©DR

Charles

TEXTE : LUC LORFÈVRE

En deux singles à l'esthétique léchée, la chanteuse brabançonne a imposé son univers qui malaxe culture rock et pop générationnelle. Annoncés pour cette année, un EP et un album devraient l'imposer définitivement.

On oublie vite la Charlotte Foret qui a émergé lors de la saison 8 de The Voice Belgium pour se concentrer sur la suite de ses aventures sous le pseudo Charles. Sur son premier single *Wasted Time*, celle qui fut coachée par Matthew Irons (Puggy) dans le télé-crochet de la RTBF chantait la post-ado blasée préférant s'ennuyer plutôt que de profiter de sa "life". Changement d'ambiance avec *For Gone*, qui a dépassé les 300.000 streams avant les Fêtes. Avec les mots justes de celle qui "sait", elle y dénonçait les violences conjugales. Dans ces deux titres, sa diction parfaite en anglais (merci les humanités en immersion), sa moue façon génération Z, les guitares électriques et la batterie font déjà la différence. Oui, cette jeune femme ne suit pas les formats urbains du moment, casse les codes et impose sa différence comme une certaine Billie Eilish à qui déjà trop d'observateurs la comparent un peu trop facilement. « Après *The Voice*, j'avais une idée précise de ce que je voulais faire mais j'ai pris le temps de construire

mon projet, précise l'artiste brabançonne de dix-neuf ans. Depuis l'âge de onze ans, où j'ai découvert Nirvana, ma culture musicale est rock. C'était important pour moi d'avoir une approche authentique avec de vrais instruments et des textes touchant à mon expérience personnelle ou celle des gens que je fréquente. » Publiés sur Gare Maritime, label créé par Universal Music Belgium, ses deux premiers singles ont été coécrits avec Nina Sampermans (Hooverphonic, Tessa Dixon) et réalisés par le producteur hollandais Wouter Hardy. Cette équipe sera aussi derrière son prochain EP attendu pour ce printemps, avant un premier album. « Jusqu'à présent, on a découvert la Charlotte boudeuse et la Charlotte en colère. Mais je montrerai d'autres facettes de ma personnalité sur l'EP. La mélancolie et la tristesse sont des sentiments que je ne parviens pas à exprimer facilement dans la vie de tous les jours. C'est sans doute pour cette raison que je le mets en chansons. Mais je vous rassure, je suis une fille très positive. » On la croit volontiers.



multidisciplinaire # indisipliné ©GRÉGOIRE GAUDREULT

ALEA(s)

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Trio ouvert à toutes les formes artistiques, ALEA(s) est assurément un groupe singulier. Depuis Bruxelles, le collectif audiovisuel transpose aujourd'hui son univers scénique sur un disque aux pouvoirs magiques.

Depuis 2015, le réalisateur Boris Wilmot travaille main dans la main avec le musicien François Gaspard et l'illustrateur Pierre Coubeau. Les trois garçons combinent ainsi leur savoir-faire sous une même enseigne, celle du collectif ALEA(s). « Nos premières compos découlaient d'impros et d'heureux accidents, retrace Boris Wilmot. C'est comme ça que nous avons constaté tout l'intérêt des aléas... » Expérience audiovisuelle jalonnée de coups de crayon, l'initiative est aussi le réceptacle d'une techno industrielle bordée de référents IDM (Intelligent Dance Music). Proche de l'esthétique officialisée par le label Warp, la musique d'ALEA(s) déballe ses richesses synthétiques sous une trame sombre et syncopée. C'est dans ce décor sonore immersif que dessins et projections prennent possession de la scène. Ces derniers mois, pourtant, le triangle formé par ALEA(s) s'est vu dans l'obligation d'arrondir les angles. « Sans les concerts, la portée visuelle est atténuée, souligne François Gaspard. Heureusement, notre projet est tout-terrain. Il peut donc répondre aux attentes d'une galerie d'art ou aux besoins d'un dessin animé. »

Sorti récemment, le premier vinyle d'ALEA(s) mise sur les qualités intrinsèques du trio. Le disque-objet du collectif mélange en effet musique et septième art. « Pour le fabriquer, nous nous sommes appuyés sur un procédé des débuts du cinéma, indique Boris Wilmot. Il s'agit du phénakistoscope : une rondelle sur laquelle des vignettes sont dessinées et qui, à la bonne fréquence, donnent l'illusion du mouvement. » En posant le vinyle sur la platine, l'écoute se double dès lors d'une projection psychédélique : une approche totalement raccord avec les performances d'ALEA(s). « Jusqu'ici, nous avons eu la chance de nous produire dans des salles hyper équipées. Ces endroits sont chouettes. Mais pour nous, l'idéal reste de jouer au milieu des gens, entre les odeurs de bières et de transpiration. » Punk dans l'âme, le trio s'est déjà exporté jusqu'au Canada. En attendant d'aller plus loin, ALEA(s) s'intéresse désormais aux bienfaits de la réalité virtuelle. Histoire de projeter sa musique dans une nouvelle dimension.



passé-présent # quintotto-vents ©ELS COOLS

STYX

TEXTE & INTERVIEW: STÉPHANE RENARD

Elle en rêvait. Elle l'a fait. La flûtiste Anne Davids lance son propre ensemble de musique de chambre. Un collectif à géométrie variable autour du quintette à vents pour savourer le plaisir de jouer « en s'écoutant les uns les autres ». Et pour jeter un pont entre le répertoire d'hier et de demain. Franchissez le Styx.

« Non, non, je ne quitte pas *Sturm und Klang* », lâche-t-elle d'emblée. Si Anne Davids, flûtiste de l'ensemble dirigé par Thomas Van Haeperen, a anticipé notre première question, c'est parce que tout le monde la lui pose depuis qu'elle a annoncé la création de son propre ensemble, STYX. « J'avais tout simplement très envie, enchaîne-t-elle, de jouer de la musique de chambre, c'est-à-dire sans direction. » Il est vrai que, à 34 ans, il reste bien des chemins à explorer. Or la musique chambriste est un exercice très particulier, par l'écoute et l'entraide qu'elle implique entre musiciens. « Il en naît une grande flexibilité, confirme Anne, ce que l'on n'a pas forcément dans un orchestre puisque le chef a sa propre battue. En petite formation, nous sommes obligés de nous suivre les uns les autres en nous écoutant très attentivement. Chaque musicien a une place à prendre sans pour autant déborder sur celle des autres, ce qui implique une confiance absolue ».

Nom de baptême de cette nouvelle aventure, STYX. Un peu surprenant. Car Styx - "haïr" en grec - est l'un des cinq fleuves reliant les enfers au monde terrestre. « C'est en effet un nom connoté négativement, sourit Anne Davids, mais moi j'y vois plutôt le symbole du lien reliant le présent et le passé. » Un aller-retour en somme entre les compositeurs d'hier et d'aujourd'hui, « mais

aussi entre l'audience actuelle et celle de demain », insiste-t-elle. Pour celle que passionne les musiques actuelles depuis son post-master à Gand aux côtés d'Ictus, STYX compte en effet « privilégier l'interdisciplinarité et le décroisement des genres des concerts dits classiques ». Un bouillon de cultures, avec "s"! , à l'image de cet ensemble basé dans la très multiculturelle Bruxelles et qui rassemble musiciens francophones et néerlandophones sous l'oreille attentive de la germanophone Anne Davids. Première rencontre.

Anne Davids

« Je crois aux vertus d'une programmation éclectique, qui permet de contourner la méfiance du public »

Quel est le noyau autour duquel s'articule cet ensemble que vous voulez à géométrie variable ?

Anne Davids : La formation qui me tient à cœur est celle du quintette à vents, lequel est formé d'une flûte, d'une clarinette (Dries Tack), d'un hautbois (Kristien Ceuppens), d'un basson (Bert Helsen) et d'un cor (Rozanne Descheemaeker). C'est un ensemble très intéressant car ces instruments ont des timbres vraiment personnels, des attaques très différentes. Même le cor, qui est aussi un cuivre, est traité comme un bois. Ajoutez ici la puissance du basson... Quant à la flûte, elle véhicule une image de finesse, mais cela n'a pas beaucoup de sens en musique contemporaine. On est très loin des douces mélodies de la gentille flûte. Ici, quand elle monte dans les tours, elle devient impressionnante. Elle est d'ailleurs très fatigante à travailler car elle est extrêmement exigeante sur le plan technique, comme par exemple dans sa version beatbox, où les effets de percussions se font à la bouche.

Quel répertoire allez-vous aborder ?

Nous n'avons pas envie de nous limiter à une époque. Les premiers quintettes à vents ont d'ailleurs été écrits par Giuseppe Cambini en 1802. Cela dit, le répertoire n'est pas immense. Nous allons donc passer des commandes à des compositeurs car il y a vraiment un potentiel qui n'a pas encore été épuisé. Le quintette sera également élargi en fonction des programmes. Nous serons rejoints par des cordes - Maxime Stasyk, Sigrid Vandenbogaerde, Natacha Save -, le pianiste Fabien Coomans, le guitariste Thomas Mailet, le trompettiste Bram Mergaert...

Pas de répertoire contemporain systématique donc ?

Non. D'autant que programmer un concert, c'est toujours marcher sur un fil : il faut trouver un juste équilibre entre ce que le public aime et ce que nous avons envie de lui faire découvrir. En tant que flûtiste, j'adore Jonathan Harvey pour son langage organique aux influences bouddhistes et aux compositions lumineuses. J'ai un coup de cœur aussi pour Franco Do-

tonati, qui est rythmiquement complètement fou et techniquement très difficile. Mais il serait impensable de proposer au public une heure de Donatoni... En tant que programmatrice, mes goûts seront évidemment beaucoup plus éclectiques. Lors de notre prochain concert, nous jouerons d'ailleurs du Grieg ainsi que le quintette de Nielsen, l'un des plus connus, dont nous fêtons cette année le centième anniversaire.

L'expression de "musique contemporaine" fait souvent un peu peur. À tort ?

Pour moi, c'est la musique "du temps présent", rien de plus. Le public s'en méfie car il craint de ne pas la comprendre. À nous les musiciens de créer l'effet de surprise, de générer cette vibration qui permet de créer un lien fort.

Comment y parvenir ?

Je crois aux vertus d'une programmation éclectique, qui permet de contourner la méfiance du public et l'amener à des pièces d'accès plus difficiles. Mais ce qui marche vraiment bien, c'est la deuxième écoute. Lorsque l'on rejoue la même pièce une seconde fois lors d'un même concert - cela m'est déjà arrivé -, on sent une adhésion plus grande, comme si l'on avait déjà apprivoisé ces sonorités nouvelles. Ce phénomène se vérifie d'ailleurs avec toutes les musiques, même s'il est encore plus marqué dans les musiques d'aujourd'hui.

Anne Davids

« Je crois aux vertus d'une programmation éclectique, qui permet de contourner la méfiance du public »

Votre regard sur le paysage des musiques actuelles ?

J'ai le sentiment qu'elles ont tendance à s'enfermer autant dans le tout technologique que dans l'ultra multidisciplinaire. On ne semble plus oser proposer un concert acoustique sans l'associer d'emblée à une projection vidéo ou à une performance scénique. Cela peut sans doute parfois avoir du sens, mais plus quand cela devient systématique. On finira par épuiser le procédé. Le risque ? Que ce ne soit plus la musique pure qui attire le public, mais ce qu'on lui a proposé comme alternative à l'écoute. Le plus difficile pour un ensemble, aujourd'hui, c'est de ne pas s'essouffler à essayer toutes les innombrables pistes de musique contemporaine. C'est un piège que STYX compte bien éviter, en développant sa propre personnalité !

YellowStraps
Yellockdown Project

Halibue Records



expo # Bozar ©DR

Hotel Beethoven

TEXTE: STÉPHANE RENARD

Prolongation d'« Hotel Beethoven » à Bozar, une exposition intelligente et grand public qui tente de percer le mythe du grand Ludwig. A savourer avec les yeux et les oreilles.

Si la pandémie a sérieusement perturbé les nombreuses festivités et concerts qui auraient dû célébrer le 250e anniversaire de la naissance de Beethoven, la réouverture et la prolongation de l'expo Hotel Beethoven à Bozar mettra un peu de baume au cœur des mélomanes. L'intérêt de ce parcours fléché, présenté à Bonn en début d'année mais profondément repensé dans sa version bruxelloise, est de s'interroger sur la dimension iconique acquise par le compositeur dès après sa mort. Comme le rappelle Jérôme Giersé, nouveau directeur de Bozar Music, « le monde entier s'est emparé de l'image de Beethoven. Il était intéressant de se demander pourquoi. » Cette appropriation planétaire explique le titre d'"Hotel Beethoven" - il y en a partout dans le monde -, autant que le concept scénique de l'expo. La succession de "chambres" thématiques aborde ainsi différentes facettes essentielles de l'univers beethovenien, qu'il s'agisse de sa dimension mythique, de sa démarche créative, de sa vision politique ou, bien sûr, de sa surdité. Une telle expo se devait évidemment d'associer le visuel et le

sonore, ce qu'elle fait avec une grande habileté, sans jamais verser dans le discours lénifiant. L'idée de faire voisiner une série de partitions, de manuscrits et d'objets d'époque avec des œuvres contemporaines signées Bourdelle, Warhol, Paterson et Baldessari est d'ailleurs une manière originale de rappeler toute la modernité de celui qui ouvrit sa 5^e symphonie par les célèbres "Pom Pom Pom Poom", d'une audace inouïe pour son époque.

C'est cependant la chambre qui accueille les pianoforte historiques de la collection Maene qui constitue l'un des jalons majeurs du parcours. L'installation sonore permet de découvrir les couleurs de chacun des instruments présentés, témoins de l'évolution progressive du piano au fil du temps, ce qui influencera l'écriture de Beethoven. L'un de ces pianoforte est même équipé d'une reconstitution de la "Gehörmaschine", cette "machine à entendre" qui devait lui permettre de percevoir les sons de son piano malgré sa surdité croissante...

Hotel Beethoven Bozar (Bruxelles)
www.bozar.be
Jusqu'au 14 février 2021



accordéon

un album enfin

©PAULIEN VERLACKT

Tuur Florizoone

INTERVIEW : JEAN-PIERRE GOFFIN

Tuur Florizoone est fidèle à son accordéon Bugari acheté en Italie il y a vingt-deux ans. Certes, il en a un autre, mais comme il dit : « *Il y a cinquante dimensions qui ne sont pas là.* » Il lui a fallu huit à dix ans pour en maîtriser le son et aujourd'hui, c'est son ami Michel Massot qui lui dit : « *Toi avec ton accordéon, il y a vraiment un son, ça ne sonne pas comme les autres.* » Cet album en solo *Night Shift* en est le parfait écho.

Tuur, avant cet album en solo, vous avez joué durant le premier confinement dans un Bel Jazz Fest inédit à Flagey.

C'était particulier, je n'avais plus fait de concert depuis très longtemps. En public, il y a ce côté aller-retour. C'est un grand luxe pour un musicien de créer et d'avoir directement ce retour, qui résonne comme un amplificateur d'inspiration, une sorte de thermomètre pour voir si ta musique prend ou non. Sur scène, je m'adapte toujours un peu sans tomber dans le travers de vouloir plaire à tout prix. À Flagey, mon public c'était l'ingénieur du son et un ou deux photographes... C'était déjà trois personnes de plus que ce que j'avais eu les trois mois précédents. C'était aussi particulier avec le vent car le concert avait lieu sur le toit du bâtiment et il fallait que le son soit bon, comme je joue complètement en acoustique, le son est très important.

Comment avez-vous préparé cet album solo ?
Ça faisait un petit temps que je pensais à un solo en me disant que j'allais faire ceci ou ça, mais finalement, je n'ai pas fait grand-chose de ce que j'avais prévu. À l'arrière de la maison chez moi, j'ai une pièce qui est mon studio, j'y réalise mes créations, des

musiciens viennent aussi pour répéter avec moi. Lorsque j'avais un petit moment de calme, j'y allais pour jouer. Comme les enfants étaient omniprésents pendant le confinement, je jouais la nuit ou alors, je me levais vers cinq heures. Je jouais vraiment ce qui sortait de mon instrument sur le moment. Je répète rarement, je ne suis pas le genre de musicien qui fait ses gammes régulièrement ; j'essaie que ce soit physique, j'essaie de trouver de nouveaux mouvements de doigts. Ce qu'on entend sur le premier morceau, par exemple, ce sont des accords avec la main gauche qui sont plus hauts que le registre avec la main droite, c'est un peu comme jouer les mains croisées sur un piano.

Tuur Florizoone

« Je ne suis pas le genre de musicien qui fait ses gammes régulièrement, j'essaie que ce soit physique. »

On sent en effet que le son prend souvent le pas sur la mélodie.

Ce n'est pas comme avec Tricycle ou avec Michel Massot et Marine Horbaczewski où il y a deux ou trois voix, avec une basse, un contrechant, la musique qu'on fait est mélodique. Ici, il y avait l'envie de créer un son qui ne soit pas nécessairement structuré. Il y a surtout des improvisations et puis il y a Brassens aussi avec *Je me suis fait tout petit*, un morceau chouette à jouer à une seule main, juste la mélodie. Je ne me voyais pas faire tout un album en ne travaillant que sur le son : un accordéon, ça reste un accordéon, ça peut être fatigant pour les oreilles. Un morceau comme celui de Brassens dans un registre très doux, c'est ce qu'il fallait dans un programme solo. J'ai vraiment fait en sorte que l'album soit équilibré, en amenant des percussions, puis un passage super-lent, un peu de souffle. J'ai réfléchi à ce scénario pour que ce ne soit pas démonstratif, qu'il y ait une histoire cohérente.

Certains morceaux créent de véritables images, comme *Cap Gris-Nez* avec la mer et le vent, ou *Buzz* comme un chant d'abeilles.

Buzz c'est très drôle... Je jouais de manière très douce, chaque claquement s'entendait, les micros étaient à fond et il y avait une note qui sortait comme un bêlement de mouton, une poussière dans une lamelle peut-être, et le son ne sortait pas normalement. J'ai enregistré ce moment d'un son que je ne connaissais pas. *Cap Gris-Nez*, j'ai pensé aux vacances que nous y avions passées et je me suis dit que c'était vraiment ça, le bruit de la mer et du vent.

L'humour sarcastique de *Governing Belgian Style* n'échappera à personne.

Je trouvais le morceau tellement ridicule avec une mélodie un peu chaotique qui part en vrille sur la fin. J'ai l'impression que c'est ce qu'on vit dans notre pays depuis quelques années et encore plus aujourd'hui. Il ne fallait pas être un grand compositeur pour écrire ce morceau, c'est un peu un morceau de plombier... qui correspond à l'image de notre politique.



indie

now adventure

Fédération des Festivals de Musique

TEXTE : LOUISE HERMANT

Les grands événements musicaux de Bruxelles et de Wallonie se rassemblent pour la première fois sous la forme d'une fédération pour parler d'une seule et même voix.



rock psghé

jupitor 8

Mic Controller

TEXTE : LOUISE HERMANT

Les soirées Mic Controller ont pour objectif de mettre en avant les artistes émergents de la scène hip-hop belge. La prochaine aura lieu en janvier au Botanique.

Depuis plus de 15 ans, les grands festivals flamands se sont réunis pour former une fédération des festivals (FMiV). À Bruxelles et en Wallonie, les initiatives étaient jusqu'ici bien plus timides. Une chose qu'il était temps de changer pour Damien Dufrasne, directeur du Dour Festival, et la crise Covid a donné un dernier coup d'accélérateur au projet. La Fédération des Festivals de Musique en Wallonie et à Bruxelles (FFMWB) est ainsi née en novembre dernier. Elle rassemble une vingtaine de manifestations comme Les Ardentes, Couleur Café, La Semo, Esperanzah ! ou encore Les Nuits Botanique. La crise sanitaire est évidemment leur plus grande préoccupation à l'heure actuelle. Ils réfléchissent ensemble aux différents scénarios pour l'été prochain et aux différentes mesures qu'ils devront prendre. Damien Dufrasne imagine qu'une sorte de "passeport" qui prouve un test négatif au Covid pourrait être demandé pour accéder aux festivités. De cette manière, les festivals pourraient se passer de

distanciation sociale ou de port du masque, difficiles à tenir lors de ce type de réjouissances. Si le gouvernement exige une jauge réduite du public, les festivals pourraient par contre ne pas avoir lieu. « *Pour qu'un festival commence à être rentable, il faut qu'il ait au minimum 85% de ses recettes billetteries. Si la capacité est réduite de moitié, ça ne sert à rien de faire le festival* », assène le président de la Fédération. Ce dernier rappelle que le secteur des festivals représente plus de 250 millions d'euros de chiffre d'affaire et 50.000 personnes qui travaillent autour de ces événements. Une nouvelle annulation aurait donc des conséquences dramatiques. Outre ces problématiques, d'autres aspects seront abordés comme la gestion des droits d'auteurs, la TVA ou encore le volontariat. « *Il y a plein de choses sur lesquelles on peut rassembler nos expériences en tant qu'organisateur de festivals et parler ainsi d'une seule et même voix auprès des ministres et des administrations. On a plein de choses à défendre et plein de choses à échanger entre nous.* »

Miss Angel, Eddy Ape, Venlo MC, Geeeko, Frenetik... De nombreux talents émergents de la scène rap sont passés par les soirées Mic Controller. Organisées dans la capitale par l'association Shine Prod depuis 2017, elles ont pour objectif de donner un espace aux jeunes artistes, que ce soit à travers un showcase ou un open mic. Les concerts ont lieu aujourd'hui au Botanique, dans la prestigieuse salle de la Rotonde. Une belle preuve de reconnaissance pour ces nouvelles têtes du paysage musical belge. Si la saison 2020 n'a pas pu avoir lieu, l'événement sera de retour en ce début d'année au Botanique avec la rappeuse française Casey qui viendra présenter son nouveau projet qui mélange le rock et le rap, Ausgang. La chanteuse belge Leonie, notamment aperçue aux côtés de LeoFiftyFive, s'occupera de la première partie avec KCD. Dix apprentis MC s'empareront ensuite de la scène et tenteront de remporter l'adhésion du public. Il y a deux ans, Khera a remporté la compétition haut la main : « Je

garde tellement de bons souvenirs, ils resteront graver dans ma mémoire. Lorsque je suis montée sur scène, je pensais que j'allais me planter car j'étais la seule fille en compétition ! Après cette soirée, j'étais comblée de joie et de fierté. Je suis très contente d'être parvenue à surmonter ma timidité ». Selon elle, une telle opportunité permet aux artistes qui débutent de se rapprocher un peu plus de leurs objectifs. « *Après avoir gagné ce concours, j'ai eu plein d'autres opportunités comme la radio, me produire à un défilé de mode ou participer à des séances photos* ». Elle souligne le fait qu'il manque d'espaces et d'événements où les jeunes artistes peuvent montrer de quoi ils sont capables. « *J'encourage les autres artistes à ne pas toujours compter sur les événements de rap à Bruxelles et à ne pas les attendre, il faut qu'on s'impose par nous-mêmes sur les réseaux, sur les plateformes de streaming, par les contacts.* »



© R. DOMBROVERI

Philip Catherine

Le guitariste qu'on faillit ne pas avoir

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

En activité depuis une soixantaine d'années, on ne présente plus Philip Catherine ? À voir ! Certes, il a une discographie aussi pléthorique que variée, avec des formations devenus célèbres comme le trio à cordes avec Christian Escoudé (guitare) et Didier Lockwood (violon), le duo avec le guitariste américain Larry Coryell, etc. On l'a vu sur toutes les scènes, avec Toots Thielemans, Chet Baker et tant d'autres. Mais, pour le même prix, Philip Catherine, diplômé de sciences économiques pures à l'UCL, faisait carrière dans la finance...

Ce n'est pas pour rien que le plus grand guitariste de jazz en Belgique actuellement porte le prénom princier de Philip : il est né en Angleterre, à Londres, en 1942. Réalisant son premier enregistrement en 1961, à 19 ans, pour le saxophoniste anversois Jack Sels, il a, depuis, fait une carrière fabuleuse, atteignant une renommée mondiale. Ce que l'on sait moins, c'est que, pour le même prix, il ne se serait rien passé, Philip Catherine ayant longtemps hésité entre une carrière musicale et une autre... dans l'économie, ou tout autre chose de beaucoup plus sérieuse que la note bleue.

Après des humanités gréco-latines au collège Cardinal Mercier à Braine-l'Alleud puis à Saint Pierre à Uccle, il fait deux ans d'études de philosophie et lettres à Saint-Louis. « *Et ne sachant pas quel métier je pouvais faire, j'ai fait les sciences économiques pures* », à l'UCL, encore dans la bonne ville de Louvain, « *ce qui ne débouchait sur rien de pratique. Ainsi, pendant six ans, j'ai été très occupé à étudier, et très occupé à jouer.* »

Prendre l'avion pour aller passer ses examens

Cette dualité, Philip Catherine l'a vécue toute sa jeunesse. Ainsi, alors qu'il termine sa licence, il joue neuf mois d'affilée au Djamboree Plaza Real, un club de jazz qui existe toujours à Barcelone. « *C'était très intense, se rappelle-t-il, j'étudiais dans mon temps libre et j'avais des concerts tous les soirs. En fin d'année, j'ai pris un avion pour aller passer mes examens de maths, physique, etc., en un jour, c'était comme ça, à l'époque. Et c'est ceux que j'ai réussis le mieux dans ma vie.* »

À Barcelone, il jouait, en trio, avec deux Américains, l'organiste Lou Bennett et le batteur Edgar Bateman. Avec le même Lou Bennett, il joue, trois soirs de 1961, au Blue Note, galerie des Princes à Bruxelles, actuellement la librairie Tropismes. « *André Vandernoot était là. Il est venu de lui-même chez mes parents pour leur dire que j'étais musicien et que, quoi qu'il arrive, je ne devais pas faire le conservatoire, sinon j'allais perdre tout ce que j'avais déjà.* » Ancien chef de l'orchestre symphonique de la RTBF – eh oui, ça a existé –, ayant travaillé à La Monnaie et aux Ballets du XXe siècle de Maurice Béjart, Vandernoot (1927-1991) clamait qu'il fallait fermer les conservatoires !

La dangereuse vie de musicien

« *Pour moi, à l'époque, la vie de musicien, c'était dangereux. Je ne me voyais pas dans le club des Miles et des Coltrane, beaucoup de bons musiciens étaient accros aux drogues dures, cela m'apparaissait comme un monde épouvantable.* » Le virus de la musique a pourtant pris Philip Catherine très tôt. Encore en humanités au collège Saint-Pierre, il est invité à jouer au Concertgebouw d'Amsterdam, avec Lou Bennett, en première partie de... Thelonious Monk. « *Mais je ne racontais pas ça à l'école, car je n'étais pas fier de brosser les cours de poésie ou de rhéto pour ça.* »

D'autant qu'à l'école, la pratique d'une musique comme le jazz n'était pas particulièrement bien vue. « *En troisième latine, un prof m'a bien foutu la trouille. Il m'a dit que j'allais commettre le péché mortel, que j'allais rencontrer des femmes...* » Conséquence : « *Pendant longtemps, j'ai fait de la guitare classique chez un très bon prof, Nicolas Alfonso, pour éviter les clubs de jazz, dont je me disais qu'ils allaient m'emmener en enfer. Je n'étais pas obligé de croire ça, mais je l'ai cru. Je n'avais pas la distance. Sans doute avais-je envie de le croire, comme ça, je n'allais pas devoir me lancer dans la vie réelle.* »

Arthur, Darius, Erik, Francis, Maurico, Claudio et les autres...

La culture musicale du petit Philip fait de grands bonds en avant lorsqu'un ami de son père, Fernand Baudin, en instance de divorce à l'époque, est venu habiter quelque temps chez les Catherine. Où il y avait un piano : « *Fernand Baudin était un très bon graphiste et il jouait aussi pas mal du tout du piano. Il jouait Chopin, mais aussi Arthur Honegger, Darius Milhaud, Erik Satie, Francis Poulenc, des gens que je ne connaissais pas. Ravel et Debussy, je connaissais un petit peu. Baudin avait aussi de l'éthique.* »

Dans le même ordre d'idées, « *mon père a eu une grande influence sur la morale dans ma vie* », raconte le guitariste belge. Les parents de Philip Catherine se sont rencontrés en Angleterre. Soldat, blessé au genou, son père y avait été emmené au début des années quarante. Anglaise, sa mère travaillait dans ce qu'on appelait alors le ministère de la Guerre, que fréquentait forcément beaucoup le Premier ministre Winston Churchill.

Le sens du devoir

Né le 27 octobre 1942, Philip Catherine n'a connu son père qu'après le 29 avril 1945 et la libération du camp de Dachau. Situé dans la grande banlieue de Munich, en Bavière, ce camp fut créé dès 1935 pour interner les premiers prisonniers politiques du régime national-socialiste. Envoyé en Belgique occupée, le père de Philip Catherine a fait de la résistance en tant qu'espion. Capturé, « *il a été torturé par la Gestapo dans les bâtiments de l'avenue Louise* » avant d'être envoyé en captivité au fin fond de l'Allemagne. « *Mon père est parti par sens du devoir, pour lutter contre les nazis, pas contre les Allemands. Il me rappelait toujours que Dachau était une prison pour les opposants à Hitler. Mon père était un homme de devoir. Quand on lui demandait ce qu'il aimait, il ne le savait pas. Il savait ce qu'il devait faire.* »

Ce qui ne fut pas sans conséquences : « *Ma mère était très craintive. Elle se marie avec mon père, elle tombe enceinte et mon père décide quand même de partir faire de la résistance. Tous les jours, il était susceptible de partir. Elle était très angoissée.* »

Brassens, émulo de Django

En contact avec toutes sortes de musiques, Philip Catherine revendique depuis toujours une influence présente à divers niveaux dans son jeu de guitare comme dans son travail de composition : Django Reinhardt. Mais, à une certaine époque, à la radio, on entendait plus un chanteur nommé Georges Brassens, lui-même « *émulo de Django, disciple de Crolla* », comme il l'écrit dans la chanson *L'ancêtre*. Très inspiré par le fondateur du jazz européen né, il est bon de le rappeler, à Liberchies, Brassens jouait sur les mêmes cordes Argentine que le guitariste gitan.

Après avoir entendu le Sétois à la radio en 1954, à 12 ans, Philip en fait part à son professeur de guitare. « *Il m'apprenait avec gentillesse les morceaux de Brassens, je me suis fait tout petit, la mauvaise réputation, Les bancs publics. Il ne fallait pas écouter les paroles du Gorille à mon âge... Et j'ai commencé à écouter Django, j'ai acheté des disques 78 tours, puis j'ai tout de suite accroché avec les Jazz Messengers et Erroll Garner. J'adore Django, mais ça ne m'empêchait pas d'écouter d'autres musiciens comme le Modern Jazz Quartet, Fats Domino. Mais j'ai toujours continué à écouter Django. Incroyable, il est mort à 43 ans, et quand on voit tout ce qu'il a enregistré...* »

No jamais manquer de « Sax Appeal »

Philip Catherine, 78 ans depuis octobre dernier, n'est pas en reste en terme de discographie, que ce soit à son nom, ou comme « *sideman* », avec Benny Goodman, Charles Mingus, Charlie Mariano, Chet Baker, Toots et bien d'autres. C'est d'ailleurs comme ça qu'il a commencé sa carrière phonographique, en accompagnant le saxophoniste anversois Jack Sels pour l'album au jeu de mot aujourd'hui éculé, *Sax Appeal*. Enregistré en 1961 à Bruxelles pour l'étiquette Relax (!), le disque aligne, outre Sels au ténor et Catherine, l'organiste Lou Bennett et l'excellent batteur Oliver Jackson (!). *Sax Appeal* est présenté sous une « *cheesecake cover* », une blonde en petite tenue, assise sur une peau de bête, tenant dans ses mains un saxophone d'une manière censément suggestive... « *C'était gênant, je ne voulais pas que ça se voie, car la pochette était affreuse !* »

Alors, carrière jazz et risquer l'enfer ou travailler dans l'économie et alors c'est la Belgique qui faisait l'économie de l'un de ses plus grands joueurs de six cordes ? Le jour de sa démobilisation, à la fin du service militaire, « *le 25 novembre 1970, jour de la Sainte Catherine, je reçois une lettre de Jean-Luc Ponty, le violoniste français* »



Présentation du premier rapport de SCIVIAS au BRASS (Forest)

Les leçons de la pandémie

Adaptation

TEXTE : LUC LORFÈVRE (ADAPTATION) ET DOMINIQUE SIMONET (CRÉATION)

Les inégalités entre les femmes et les hommes dans le secteur musical ? Le sujet sort du silence avec le premier rapport de SCIVIAS (une plateforme de soutien, en Fédération Wallonie-Bruxelles, aux musiciennes et professionnelles de la musique)... et les chiffres parlent d'eux-mêmes. En cette période charnière particulièrement difficile, ce travail chiffré (et de fond également) remet en perspective un vaste et complexe chantier où beaucoup reste à faire. Entre études, mesures politiques, élans et freins : état des lieux.

Mars 2020. Une chape de plomb s'abat sur les milieux culturels après l'annonce d'un lockdown et des premières mesures sanitaires prises pour enrayer la propagation du Covid-19. Mais qui imagine alors que dix mois plus tard, la situation sera toujours nébuleuse. Et pourtant. Malgré la programmation d'une campagne de vaccination, les questions subsistent. Nombreuses et encore sans réponse. À quelle date les salles de concert pourront-elles fonctionner à plein régime ? Est-ce que nous serons privés pour la deuxième année consécutive d'une saison des festivals ? À quand une tournée européenne indoor d'un artiste américain ? À l'automne prochain ou plus probablement en 2022 ? Pourtant, le secteur musical y croit. Les artistes ne cessent de créer (voir la deuxième partie de dossier). Parfois précipitées et dispersées dans un premier temps, les initiatives sont davantage concertées. Et les premières leçons de la crise sont tirées dans un esprit qui se veut constructif. Avec déjà un premier constat qui fait l'unanimité. Le deuxième confinement a fait plus de mal que le premier. « Cette deuxième vague a mis un gros coup au moral de toute la population, analyse Maxime Lhussier, directeur d'Odessa, société de booking et de management (Glauque, Great Mountain Fire ou encore Dan San dont il est aussi le bassiste). « Il y avait un côté exceptionnel et inédit lors du premier confinement. Du jour au lendemain, tout le monde a dû apprendre à vivre autrement. Personnellement, j'ai ressenti beaucoup de solidarité pour le milieu artistique. De la part du public, des médias, des institutions fédérales et régionales. Il y a eu des petits gestes, des aides, des réactions spontanées. Après une légère embellie en été, tout s'est écroulé et ce fut la douche froide d'autant que le secteur musical n'a reçu aucun soutien financier lors des nouvelles mesures de confinement. De leurs côtés, public et musiciens se sont lassés des outils qui avaient été mis en place comme les Facebook live ou les happenings de résidence filmée. Ça n'amusait plus personne, la mobilisation était plus difficile. On l'a vu avec le live streaming que nous avons organisé fin novembre au Botanique pour marquer la sortie de l'album *Movements* de Great Mountain Fire. Nous étions en-dessous du nombre de vues qu'une telle opération aurait suscité lors du premier confinement. »

Joan-Yves Roumont - Les Ardentes/Reflektor

« Cette crise rappelle que rien ne remplacera jamais l'expérience d'un vrai concert ou d'un festival. »

Énergie perdue ?

Cette politique répétée du "stop and go", dont la Belgique n'a pas l'exclusivité, a engendré beaucoup de faux espoirs. « Il fallait sans cesse s'adapter à de nouvelles mesures, rappelle Jean-Yves Reumont, porte-parole du festival les Ardentes et de la salle Reflektor dont il est aussi le programmeur musical. Quand le Comité de concertation a lâché la bride en été, nous étions plutôt volontaires. Au Reflektor, nous avons amorcé ce redémarrage à la rentrée en septembre avec des concerts de Condore et de Charles lors de la fête de la Fédération

Wallonie-Bruxelles. Suite à cette double prestation qui ressemblait un peu à une formule *showcase/cabaret*, nous avons reçu d'autres propositions. Mais entretemps les "bulles" avaient été restreintes et nous avons préféré tout arrêter bien avant qu'on y soit obligé. » Le Reflektor n'avance pas seulement des arguments économiques pour justifier sa décision. « Le Reflektor est une salle qui fonctionne en configuration debout. Les mesures sanitaires que je ne conteste pas, nous amenaient à réfléchir contre-nature, analyse Fabrice Lamproye, directeur de la salle liégeoise et du festival Les Ardentes. Après quelques tentatives de concerts assis, nous avons pris le parti de ne pas organiser à tout prix des événements qui n'étaient pas en phase avec notre ligne éditoriale. Au final, il y avait plus de frustration que de solution. Cela dit, je reste plein d'empathie pour toutes les initiatives qui ont été prises par les acteurs du secteur musical. On ne peut en vouloir à personne d'avoir essayé de garder le lien avec le public. Je ne dirais pas que c'était contre-productif ou de l'énergie perdue. » Avec des lieux culturels et des disquaires fermés, un été 2020 sans festival et des retards dans les services de livraison à domicile, le public a dû adapter ses comportements en matière de consommation de musique en se focalisant essentiellement sur les outils digitaux. Avec, comme le craignent certains observateurs, cette -fausse- impression que la musique peut s'apprécier sans contrepartie financière. « Les ventes physiques de vinyles et de CD risquent de prendre encore un coup, s'inquiète Maxime Lhussier. Pour les groupes émergents, le format physique est un petit "plus" non négligeable. L'artiste vend des vinyles ou des CD à la sortie des concerts, c'est un achat impulsif qui renforce le lien avec sa communauté. Moralement et financièrement, c'est plus concret qu'un clic sur Spotify ou une vue sur YouTube. Il ne faudrait pas que ce phénomène disparaisse. » Festivals d'été ? En revanche, le secteur ne redoute pas une désaffection du public pour les concerts live. « Il y a eu plein d'idées pour pallier le manque de vrais concerts. Et les salles qui se sont équipées pour faire du streaming pourront encore utiliser, voire monnayer, cette nouvelle expertise. Ce n'est pas perdu, souligne Jean-Yves Reumont. Mais d'un autre côté, je n'ai jamais entendu une seule personne me dire : « oh, c'est trop chouette les streaming live ou les concerts assis avec ta bulle, ton masque et ta bière qu'il faut commander deux jours avant par QR Code. Du coup, je ne paierai plus jamais pour me retrouver dans la foule ». Au contraire, le public a bien compris que rien ne remplacera jamais l'expérience d'un vrai concert. Il reviendra dans les salles et en festival dès que c'est autorisé. Au Reflektor, certains concerts ont été reportés à quatre reprises depuis mars 2020, mais nous recevons très peu de demandes de remboursement, entre 5 et 10% maximum. Les gens y croient et leur ticket leur permet d'y croire. Nous espérons pouvoir recommencer au printemps avec des prestations d'artistes belges et français que nous avons déjà programmés. Pour les nouvelles tournées d'artistes internationaux, il faudra patienter jusqu'à la rentrée. » Pour les festivals d'été, une lueur d'espoir est venue avec l'annonce du programme de vaccination. Mais le temps presse. Créée l'automne dernier, la Fédération des festivals de musique Wallonie-Bruxelles a demandé aux décideurs politiques "des signaux clairs" avant la fin du mois de janvier. De Rock Werchter aux Ardentes, en passant par Dour Festival, il n'est pas question de proposer un événement "bradé" avec des capacités réduites, une diminution du nombre de jours et de scènes. Financièrement leur modèle économique s'effondrerait et comment en effet imaginer un Dour Festival sans son camping ou un Graspop sans son Metal Market qui font parties intégrantes de la philosophie de ces événements. « Pour les Ardentes, nous visons la pleine capacité sur notre nouveau site, confirme Fabrice Lamproye. Les clés, ce sont le vaccin en amont et le testing rapide qui pourra être réalisé à l'entrée du site du festival. Ce sont ces deux paramètres qui vont déterminer si on peut faire les festivals l'été prochain. On reprendra 75% de l'affiche prévue l'année dernière avec de nouvelles têtes d'affiche (Cardi B, Damso, Kendrick Lamar) qui suscitent déjà plein de réactions positives. Nous avons mis en place une procédure de remboursement mais 80% des festivaliers ont gardé leur ticket. Ils nous font confiance. Ça nous fait chaud au cœur et ça nous motive. »



©STEFAN TEMMERMAN

Présentation du premier rapport de SCIVIAS au BRASS (Forest)

Les leçons de la pandémie

Création

TEXTE ET INTERVIEWS : DOMINIQUE SIMONET

Étrange à divers niveaux, cette année 2020 se termine en mode mineur, sur un deuxième confinement dont l'issue reste indistincte. Ce chamboulement des rapports humains a modifié les relations entre artistes, entre eux et leur public, et leur rapport à la création. Pour certains, cette période est un étouffoir ; pour d'autres, une formidable aubaine. Elle permet une créativité, mais pas toujours comme on l'imagine...

Les Gallands, entre retrouvailles et émancipation

Elvin Galland, pianiste, producteur sous le nom de Jim Henderson, a enfin pu mettre sur pieds le projet avec son père Stéphane, batteur d'Aka Moon et de bien d'autres projets : sous confinement, les Gallands ont vraiment pris corps, tandis que Kayla, sœur jumelle qui travaillait avec son frère sur le projet Eleven, a décidé de démarrer son projet solo.

« Le problème, c'est que, mon père et moi, avons des agendas chargés, avoue Elvin Galland. Il y a deux ans, on s'était juste fait une session ensemble. La période actuelle nous a décidés. Mon père envoyait une vidéo depuis le conservatoire flamand de Bruxelles, où il est prof. Il a investi dans un peu de matos, micro, caméra. Nous échangeons de cette manière. La musique, on l'a, c'est la vidéo qui prend du temps. Maintenant, on a une base de musique, huit morceaux qui sont bien structurés, qu'on a déjà joué et qui sont prêts à être enregistrés, ce n'est pas mal. Mon père vient de l'univers du jazz, il est très free dans sa manière de jouer, il a moins de points de repères. Moi, même si j'ai étudié le jazz, je suis plus dans la musique très carrée, cartésienne. Nous sommes donc complémentaires, et on aime improviser. Notre point commun, c'est l'écoute et le respect mutuel. J'ai aussi l'habitude de jouer avec ma sœur jumelle, Kayla, mais là, elle a eu envie de changer d'esthétique : faire de la pop urbaine, mais où elle chante beaucoup, à l'américaine, avec sa voix rhythm'n'blues. Ce projet solo est à son image, moi, je suis juste le directeur artistique. Comme pour les Gallands, on va essayer de sortir single par single, avec des visuels. »

Lionel Meunier - Vox Luminis

« J'ai eu le temps de reprendre le contrôle de ma vie. »

Lionel Meunier, et la lumière fut

Avec son chœur Vox Luminis, le chanteur Lionel Meunier était pour la première fois en concert à Budapest. Venant d'Italie, la musicienne – gambiste – et actrice Lucile Boulanger devait déjà porter un masque. Après le concert, les festivités habituelles, ensuite deux jours d'auditions, puis tout s'est brusquement arrêté.

« Depuis lors, pour moi, en tant que musicien, chanteur et flûtiste, la création est quasi nulle, note Lionel Meunier. Non que je sois devenu dépressif ou quoi que ce soit. Je n'en ai simplement pas senti le besoin. L'important, pour moi, c'est de chanter ensemble avec les autres, et de partager ça avec le public. Chanter seul à la maison ne m'apporte rien. Par contre, en tant que directeur artistique, c'est l'inverse ! Les deux premiers mois, il a fallu gérer les annulations. J'ai appelé deux ou trois fois chacun de mes musiciens et chanteurs, à qui ne pas être sur scène manquait énormément.

La première phase s'est passée à réfléchir sur ce qu'avait été ma vie jusque là, et pourquoi je me suis senti si bien quand ça s'est arrêté. Parmi les projets annulés, il y en avait certains que je voulais garder, reporter. D'autres pas. Est-ce qu'à l'avenir, je ne me recentrerais pas sur des projets qui me tiennent vraiment à cœur ? Quand on étudie la musique par passion, on ne nous prépare pas à gérer une carrière, une vie de musicien. J'aime beaucoup ce que je fais, mais la course aux tournées est-elle bien raisonnable ? Jouer avec mes enfants m'a aussi rendu plus créatif. J'ai aussi profité de cette période pour aller en Allemagne. D'ordinaire, je vais chanter à l'église d'Eisenach où Jean-Sébastien Bach a été baptisé mais je ne prends pas vraiment le temps de voir tout ce qu'il y a autour. Je pense que ça apporte aussi quelque chose à ma créativité.

En réalité, je sens que je n'ai jamais été aussi créatif. On a signé une résidence au Concertgebouw de Bruges jusqu'en 2027, on a eu le luxe de faire des répétitions pour les deux prochains enregistrements chez Ricercar, un sur le jubilé de Heinrich Schütz, l'autre sur les motets de Johan Ludwig Bach, cousin de Jean-Sébastien. Et nous sommes en train de faire notre première commande de musique contemporaine, pour 2025. »

Lionel Meunier - Vox Luminis

« J'ai eu le temps de reprendre le contrôle de ma vie. »

Quand il confino, Saule poaufino

Baptiste Lalieu, dit Saule, terminait son cinquième album, lorsque les restrictions en tous genres lui sont tombées dessus. Encore en studio, il eut le sentiment que l'album n'était pas terminé, et décision fut prise de reporter sa sortie.

« Comme je travaille beaucoup en studio à la maison, le confinement est bien tombé, constate Baptiste Lalieu. Pendant le confinement, j'ai écrit la chanson Dans nos maisons, qui énumère avec positivisme ce que cette période représente, comme consacrer plus de temps à soi et à ses proches. En deux ou trois jours, elle a fait 500.000 vues sur Internet, elle a beaucoup tourné sur Europe 1 en France. Les droits d'auteurs qu'elle a générés ont été reversés à l'association L'îlot, qui s'occupe des sans abris. La collaboration avec d'autres artistes s'est aussi développée. J'ai envoyé la chanson Mourir plutôt crever à Alice (Dutoit, On The Roof, ndlr) pour qu'elle y insère sa partie chant.



Présentation du premier rapport de SCIVIAS au BRASS (Forest)

Quel espace médiatique pour les talents émergents ?

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

En Belgique francophone, la richesse musicale est indéniable. Malheureusement, beaucoup d'artistes manquent de promotion en radio et en télévision. Il existe bien sûr des quotas de diffusion très largement respectés par les radios tant publiques que privées. Malgré toute la bonne volonté des programmeur-trice-s, beaucoup de talents émergents restent dans l'ombre. Pourtant en cette période de disette pour les artistes, leur visibilité est essentielle.

« Nous avons un vivier d'artistes incroyables dans tous les genres ainsi que des stars qui dominent le marché français et belge, mais peu de gens en ont conscience, tant dans les médias que dans le public. Comme il y a en beaucoup, les plus visibles, les plus populaires sont mis en avant », regrette Valérie Dumont, attachée de presse indépendante chez This Side Up. En effet, nos talents, que ce soit en musique urbaine, en jazz ou en rock, traversent les frontières et impressionnent les professionnel-le-s européen-ne-s. D'un autre côté, beaucoup d'artistes passent à la trappe. Pour Marc Radelet, attaché de presse indépendant chez Team 4 Action, les formats musicaux stricts de la plupart des radios sont en partie responsables de cette situation : « Il y a des artistes qui ne collent à aucun format et sont dans un "no man's land". La nouveauté est souvent perçue comme une prise de risque pour une radio. Un talent inconnu ne peut compter que sur la qualité intrinsèque de sa composition. Comme il y a énormément de nouveautés, un artiste déjà connu aura priorité puisque le but d'une radio c'est de faire de l'audience. » Du côté des programmeur-trice-s, la découverte, le coup de cœur et la qualité du morceau restent les principaux critères de sélection comme le rappelle Alexandra Vassen, Head of Music sur La Première. « Pour une radio qui n'est pas musicale, en 2020 nous avons diffusé environ 100 artistes actifs en FWB, nous avons même quasiment doublé notre quota. » D'autres radios ont certes l'envie de faire découvrir des nouveautés mais de façon plus sporadique, c'est le cas de Contact, une radio essentiellement musicale : « Nous prenons uniquement des nouveautés qui rentrent dans notre format. Même si la pression de la part du secteur du disque est forte, le nombre de nouveautés est strict. On teste un titre pendant une semaine, s'il plaît, nous augmentons sa rotation sinon on le retire de la playlist », explique Michel Tournay, responsable de la Musique. En effet, les titres sont testés chaque semaine sur un panel d'auditeurs afin d'ajuster le nombre de diffusions qui peut aller jusqu'à 30 fois la semaine. Chez NRJ, la découverte est toujours possible comme le souligne Nicolas Fadeur, directeur des programmes : « Nous proposons aux artistes d'envoyer un mail à notre bureau de programmation et on essaye de répondre à chaque personne qui envoie sa démo. C'est comme cela que nous avons lancé Ben'do, il y a 2 ans, un artiste belge qui n'avait pas de label. »

La radio : toujours essentielle ?

Depuis début 2000, avec l'apparition du streaming, des réseaux sociaux et des plateformes de diffusion, de nombreux artistes font leur promo via le web. Serge Jonckers, Music Content Manager à RTL Belgium : « Aujourd'hui, l'aspect découverte, est un peu mis sur le côté. Au-delà des quotas, il faudrait retrouver un esprit plus aventureux. Depuis la pandémie, on s'aperçoit que les radios passent de plus en plus de talents belges, donc c'est possible ! » Pour Valérie Dumont, même si 50 % de la communication et de la promotion des artistes ne se fait plus que par le digital et les réseaux sociaux, la radio et la télévision restent indispensables pour élargir leur public !

Suite aux conséquences de la pandémie, des initiatives se sont mises en place pour soutenir le secteur musical, notamment à la RTBF. Le plan Restart offre un soutien aux artistes locaux et aux entreprises de l'audiovisuel comme l'explique Akima Darhmouch, responsable du pôle Culture et Musique : « On a créé une salle de concert virtuelle. Depuis le mois de mai, nous avons enregistré 12 concerts avec Court-Circuit visibles sur Auvio et chaque chaîne de radio peut aussi faire rayonner ces artistes de son côté. » En décembre dernier, la RTBF a reçu 1,6 million d'euros pour financer la captation et l'enregistrement de différents spectacles (théâtre, concerts...) en Wallonie et à Bruxelles pour les diffuser ensuite librement sur Auvio, le portail multimédia de la RTBF : « Nous allons prolonger l'expérience de la salle de spectacle virtuelle avec la captation de plus d'une trentaine de concerts virtuels des artistes de la FWB, un travail réalisé main dans la main avec

les salles et le secteur musical », annonce Akima Darhmouch. Plus modestement, Bel RTL a, depuis janvier, mis en évidence un artiste émergent en rotation forte c'est-à-dire 3 ou 4 fois par jour pendant 15 jours comme il le ferait pour un-e artiste confirmé-e. Le Focus/le Vif a organisé cet été 8 mini-concerts en extérieur en formules apéro dans le but de soutenir les artistes locaux. Sans lien avec la crise sanitaire, citons aussi la naissance de Jam. Cette radio digitale de la RTBF disponible en DAB+ et sur le web, propose des artistes émergents de tous pays. « Bien sûr, le DAB n'a pas le même taux de pénétration que la FM, souligne Bernard Dobbeleer chef de projet, mais nous ne sommes soumis à aucun quota. Il n'y a pas de barrières musicales : électro, nu jazz, hip hop, indie, rock, pop... » Jam propose 50 nouveautés par semaine dont une partie est issue de la FWB et se donne pour mission de contrer le streaming par algorithmes avec un vraie programmation.

Valérie Dumont - This Side Up

« Comme il y a beaucoup d'artistes, les plus visibles, les plus populaires sont mis en avant. »

Une proso écrito "libre"

Pour Laurent Hoebrechts, coordinateur Musique dans le Focus/Vif, il n'y a absolument aucune obligation : « Si on parle d'un projet, c'est pour sa qualité musicale. Sur notre site internet, on a forcément plus d'espace et de place pour les artistes de la FWB. On fait plus facilement des angles belges comme par exemple les clips belges de la semaine... Un artiste peut avoir un papier sans passer à la radio et la TV et parfois j'ai l'impression que derrière ça ne suit pas, ni au niveau du public ni au niveau des médias. »

Thierry Coljon, journaliste musical au journal Le Soir, confirme cette liberté de choix : « On n'a pas attendu la crise du Covid pour parler des artistes locaux, c'est notre mission en tant que premier quotidien de la FWB. On parle de toutes les musiques et notamment des belges parce qu'on trouve ça passionnant et intéressant. » Pour son collègue Jean-Claude Vantroyen, chroniqueur jazz, le paysage jazz est très riche en Belgique mais le paysage médiatique l'est beaucoup moins : « La production est telle que je n'arrive pas à parler de tout. Dans la presse écrite francophone, il n'y a pas grand-chose... En radio Philippe Baron et Patrick Bivort font du très bon travail. Et le fait qu'un quotidien comme Vers L'Avenir parle de cette musique, permet de toucher un autre public. »

Et... on télévision ?

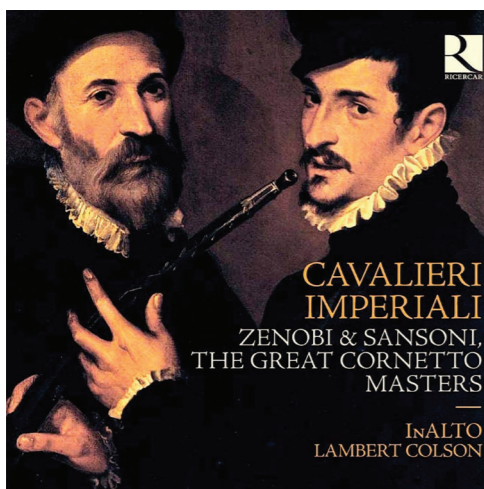
« Sur RTL et Plug RTL, vu les coûts de production et les économies dans lesquels nous avons été embarqués, les émissions purement musicales ont disparu », regrette Serge Jonckers. Au sein du service public, la musique a toujours sa place sur La Trois et à TIPIK notamment : « Notre credo pour la plupart des émissions produites au sein de la thématique Culture de la RTBF, c'est la mise en valeur des artistes de la FWB, quelle que soit leur discipline comme par exemple dans l'émission Plan Cult sur la Trois. Sur Tipik, dans Décibels, sur 16 captations d'artistes, il y en a eu 13 de la FWB », souligne Hakima Darhmouch.

Ainsi, l'espace dédié aux artistes émergents existe bel et bien mais il pourrait être bien plus important ! Dans une communauté de 4,3 millions d'habitants, c'est la complémentarité des différents médias qui pourrait faire exister davantage de nouveaux talents... toujours plus nombreux. Car en effet, comme le rappelle Marc Radelet : « Si un titre est diffusé sur plusieurs radios, pour l'artiste ça change la donne ... »

Mettre la main

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Tenue obligatoire pour tout album qui se respecte, la pochette attire le regard et imprime les mémoires. Premier contact visuel avec le public, l'imagerie apposée sur un disque n'est pas qu'un simple emballage. Forme d'expression, outil



« **A** l'exception de notre label de jazz, nous appliquons une charte graphique coordonnée pour toutes nos sorties », explique Tzairí Santos García, responsable de la stratégie numérique et de la communication chez Outhere Music. Enseigne connue des férus de musique classique, Outhere englobe les activités de huit sous-labels spécialisés. « Il s'agit donc de proposer une ligne visuelle clairement identifiable. C'est une question de communication. Nous voulons que les personnes qui s'intéressent à la musique classique puissent distinguer les sorties des labels Ricercar ou Arcana. » Les disques estampillés Outhere Music respectent ainsi des codes visuels assez précis. « Chez Ricercar, par exemple, toutes les pochettes sont illustrées par des peintures. C'est une marque de fabrique. Cela permet d'affirmer l'identité du label et d'assurer la continuité du catalogue. »

Dans certains cas, l'imagerie d'une maison de disques reste gravée dans les mémoires à la faveur d'une collaboration historique. Ainsi, que serait Factory Records (Joy Division, A Certain Ratio) sans Peter Saville ou SST Records (Black Flag, Minutemen) sans Raymond Pettibon ? Dans le même ordre d'idées, le label parisien Born Bad s'en remet régulièrement aux ouvrages du Bruxellois Elzo Durt. Ambassadeur d'un graphisme rock'n'roll, ce dernier imprime ses collages acidulés sur les pochettes de disques signés La Femme, Cheveu ou Frustration. Au moment où Larsen l'intercepte dans son atelier de production, il est d'ailleurs en train de bricoler un visuel pour le futur album du groupe LoKa and The Moonshiners. « Sur le plan professionnel, ma relation avec Born Bad me permet d'évoluer, indique-t-il. Quand le boss du label m'appelle, c'est pour me sortir de ma zone de confort. Il me demande de créer des pochettes pour des musiques qui se situent à des années-lumière de mes propres goûts. » En marge de ses

de communication et véritable champ d'identification, l'élément graphique a plusieurs fonctions et de nombreux terrains de jeu. Du vinyle aux plateformes de streaming, Larsen raconte l'itinéraire des pochettes. Sans surprise.



productions pour Born Bad, Elzo Durt met son esthétique au service d'autres structures indépendantes. Du rock garage de Teenage Menopause au jazz du label Train Fantôme en passant par la techno du pavillon Killekill à Berlin, sa griffe s'exporte dans tous les genres. « Ces firmes me laissent une liberté totale. Ce ne sera pas le cas des pochettes commandées par les grandes enseignes. Chez les majors, il faut satisfaire un cahier des charges : le visage de l'artiste doit apparaître à l'avant-plan, son nom aussi. C'est contraignant. » Collagiste et assembleur de pochettes pour L'Impératrice, Sharko, River Into Lake ou Great Mountain Fire, le Bruxellois David Delruelle a vécu cette situation de près. « J'ai décliné une offre intéressante, explique-t-il. Pourquoi ? Parce que le label me dictait la façon de créer la pochette d'un groupe américain... Moi, je considère que la liberté artistique est l'essence de ce boulot. Fabriquer des pochettes, c'est davantage une affaire de passion qu'une question de rémunération. » L'observation du collagiste est partagée par Elzo Durt : « Inutile de compter là-dessus pour s'acheter une maison. Les créations qui m'ont offert le plus de visibilité sont celles réalisées pour Thee Oh Sees et La Femme. D'un point de vue financier, en revanche, ces projets sont les pires deals de toute ma carrière... »

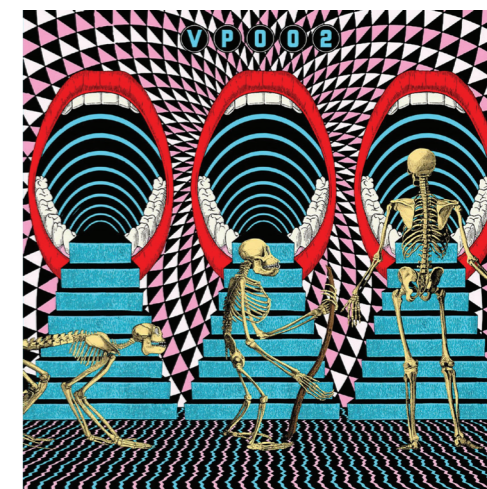
Le dernier mot

« Un label aura tendance à intervenir dans le choix d'une pochette, indique Nicolas Renard, manager de Puggy, Angèle ou Clara Luciani. Il faut garder à l'esprit que cela permet de décliner des concepts : une campagne de pub ou des photos de presse. En tournée, il est aussi fréquent d'adapter une pochette pour un fond de scène. » Chez Luik Music (It It Anita, Endz), la pochette est une affaire de dialogue avec l'artiste. Dans ce débat, le label liégeois cherche, bien sûr, à faire entendre sa

à la pochette



voix. « Mais le dernier mot revient toujours à l'artiste, assure la responsable de communication, Juliette Demanet. Un exemple ? Pour l'album d'Annabel Lee, toute l'équipe de Luik Music était favorable à l'usage d'une image spécifique. Mais le groupe préférerait une autre option. Naturellement, nous nous sommes pliés à leur volonté. » Plus que jamais, les artistes semblent ainsi les mieux placés pour choisir la pochette de leur disque. Nicolas Renard peut en témoigner. « Au début de l'aventure avec Angèle, chaque single était illustré par un visuel exclusif », retrace-t-il. Les fans se souviennent en effet des spaghettis sur la tête de la chanteuse (La Loi de Murphy), de globes oculaires gonflés à bloc (Je veux tes yeux) ou d'un serre-tête truffé de billets verts (La Thune). « Ces visuels ont largement contribué au succès des chansons. Pour la pochette de l'album, l'enjeu était d'arriver avec une imagerie encore plus forte. Notre réflexion est partie du mot "Brol". Puis, nous avons organisé un shooting photo millimétré : Angèle posait au milieu d'objets divers et variés. C'était cool, mais pas dingue. Du coup, Angèle est revenue vers nous avec une photo d'enfance. Elle était convaincue par ce visuel. » Coté management, le point de vue était plus nuancé. « Je me suis retranché derrière les formules préconisées par les grands labels, concède Nicolas Renard. C'était son premier album. Je voulais que le public puisse bien la reconnaître. Avec cette photo prise par son papa, je me disais que les gens n'allaient pas faire le lien... » Dans le doute, un autre shooting est organisé. Cette fois, la chanteuse pose avec sa photo d'enfance au bout des doigts. « C'était un consensus mou, confie le manager. D'autant plus difficile à assumer qu'Angèle campait sur sa position : elle préférerait se voir petite et édentée plutôt que d'apparaître de façon trop classique. C'est comme ça que nous avons opté pour la pochette que tout le monde connaît. »



Chôrio, j'ai rôtréci la pochette

Aujourd'hui, de nombreuses productions sortent directement en ligne sans passer par la case disquaire. « Si un album ne sort pas en vinyle, je refuse de réaliser la pochette, décrète Elzo Durt. Me donner autant de mal pour une image qui sera uniquement visible sur un écran, c'est une déroute professionnelle... » Nicolas Renard regrette lui aussi cette évolution du marché. « Mais en tant que manager, je dois nécessairement m'y adapter, dit-il. Avec le développement du streaming, nous réfléchissons de plus en plus petit. Car la pochette doit capter l'attention sur un format ultra réduit. Avant de faire un choix définitif, nous opérons des simulations sur les pages d'accueil Apple Music et Spotify. Ces plateformes nous amènent aussi à revoir notre positionnement sur la typo. Comme le nom de l'artiste et le titre de l'album sont automatiquement encodés dans les systèmes, pourquoi s'acharner à les indiquer sur la pochette du disque ? » Dans le monde de la musique classique, cependant, le CD reste encore le principal support de consommation. Cela guide notre façon de penser les pochettes, indique Tzairí Santos García, chez Outhere Music. Dans ce processus, nous veillons à soigner les sensibilités d'un public fidèle, essentiellement composé de personnes âgées. Le défi, pour une structure comme la nôtre, c'est de rester fidèle à une image, tout en touchant des jeunes et de nouvelles franges de la population. » Quel que soit le style musical proposé, la pochette demeure au cœur de la production discographique. « Du funk au jazz, en passant par le rock garage et la musique classique, la pochette offre une incroyable liberté d'expression, conclut Elzo Durt. Son rôle ? Il sera toujours le même : capter l'attention, surprendre et dépasser les attentes. »



Le rappeur liégeois Bakari

La petite maison dans la prairie

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Doté d'un studio de répétition parfaitement équipé et loué comme un gîte Airbnb à des prix défiant toute concurrence, La Clairière offre un nouvel espace de création 100% éco-friendly dans une vallée isolée du Namurois. Visite guidée...

« Tu remontes la rue du Four, tu dépasses le cimetière et tu prends le premier chemin de terre sur ta gauche qui s'enfonce à travers les champs. Tu ne pas nous louper. Il n'y a qu'une seule habitation.

» Nous sommes à Chastres, un village endormi de la province de Namur, plus proche toutefois de la ville de Charleroi et des lacs de l'Eau d'Heure. Antoine et sa compagne Pauline nous attendent pour nous faire visiter La Clairière, un espace de création qui combine tous les attraits d'un chalet Airbnb éco-friendly avec l'infrastructure d'une résidence artistique. « Étant musicien moi-même, (Antoine est la moitié du duo carolo RunSOFA mais chuuutt, on ne vous a rien dit, - ndr), j'ai travaillé plusieurs fois en résidence. Pour écrire de nouvelles chansons, préparer des concerts ou tout simplement pour m'isoler dans une bulle artistique loin de mes repères quotidiens. Quand tu as l'opportunité de répéter dans un lieu culturel, tu bénéficies de conditions techniques optimales mais il y a les contraintes horaires et le logement n'est pas prévu. Si tu prends l'option du Airbnb, tu peux trouver des endroits dépaysants mais qui ne sont pas toujours propices pour jouer de la musique amplifiée. Ce n'est pas insonorisé, il y a des voisins, peu de possibilités pour installer et brancher ton matériel.

» Antoine a donc écuminé le pays pendant plusieurs mois avant de trouver la perle rare, à quelques kilomètres de Marcinelle où il a grandi et où sa famille vit toujours. « Quand j'ai visité ce chalet, j'ai tout de suite craqué pour l'environnement. Il n'y a que des champs autour. Le paysage change au gré des saisons. En hiver, la vue sur la vallée est unique. En été, tu es entouré de maïs. Tu peux faire du bruit vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans déranger personne. C'est au milieu de la nature mais il y a un Colruyt à moins d'un kilomètre et la possibilité de faire un saut en voiture à Charleroi si tu dois remplacer une corde de guitare. Sans compter la baignade dans les lacs de l'Eau d'Heure ou les longues nuits étoilées pour faire des barbecues ou un feu de camp dans le jardin. » Amplis Marshall et panneaux solaires Antoine a acheté le chalet en 2018. Baptisé La Clairière, le lieu est fonctionnel depuis l'été 2019. Il est renseigné sur le site de Airbnb et via les réseaux sociaux. Ici, tout est histoire de passion, de famille, de musique et de bonnes vibes. Antoine a retapé l'endroit, notamment avec l'aide de ses cousins et de gens du coin en privilégiant des matériaux naturels. Sa compagne s'occupe du site Internet. La sœur d'Antoine se charge de la déco. La Clairière comprend deux chambres à coucher, une salle de bain, une cuisine. Dans le salon cosy, il y a une chaîne stéréo, des LP's de Duke Ellington, des jeux de société, des livres (de l'autobiographie de Neil Young à celle de Pablo Escobar, en passant par un guide historique sur Marcinelle). L'espace de création se trouve dans une nouvelle pièce située derrière la cuisine. Lumineuse et insonorisée dans les règles de l'art, elle possède l'équipement de base pour un groupe à line-up classique : console son, enceintes, batterie Yamaha, piano droit, amplis basse/guitare Ampeg et Fender, micros, pieds de micro, pléthore de jacks et câbles XLR.

Particularité du lieu ? Il est quasi autonome. Une citerne d'eau de pluie alimente sanitaires et cuisine. Des panneaux solaires fournissent l'énergie. Si la météo est capricieuse, un fermier vient ravitailler en eau et un générateur est toujours disponible au cas où. « On a aussi mis un 4X4 à disposition si le chemin est impraticable. » Il n'y a pas de télé à la Clairière, pas de modem Internet non plus. « Mais la zone est couverte par la 4G, rassure Antoine en rigolant. Ce lieu a été spécialement conçu pour laisser un maximum de place à l'inspiration. Le but est que ses occupants se retrouvent ensemble et s'y sentent bien. On espère que l'atmosphère paisible, l'isolement et l'approche éco-responsable déteignent sur leur imagination. » Covid ou pas, le carnet des réservations est bien rempli. Le bouche-à-oreille est favorable, les photos publiées sur Instagram donnent vraiment envie (et ne mentent pas) et les tarifs défient toute concurrence : 100 euros la nuit pour 4 personnes. « Au début, on a reçu beaucoup d'artistes du nord du pays qui réservaient pour un week-end, voire pour une semaine. » Côté

francophone, SOROR est un habitué des lieux. « Un endroit à la Twin Peaks, sauce Dallas, où on se sent directement "comme à la maison", précise le quatuor. Le duo Glass Museum est aussi tombé sous le charme. « Ce lieu calme et ressourçant nous a permis de nous couper du monde quelques jours afin de composer un nouvel EP dans un cadre vert et idyllique ! On y reviendra à coup sûr », témoignent Antoine Flipo et Martin Grégoire.



Le rappeur liégeois Bakari



Le rappeur liégeois Bakari

Doléros bucoliques

« Une fois que j'ai procédé à la remise des clés, j'essaie de ne pas trop déranger les locataires. Le but est qu'ils restent ensemble, précise Antoine. J'imagine que chacun connaît ici son "petit délire" et ça me fait chaud au cœur. Un musicien va se prendre une cuite monstrueuse dans le jardin. Un autre va se réveiller en pleine nuit parce qu'il a une idée géniale et va prendre sa guitare. Des liens vont se renforcer, des doutes vont s'aplanir, des rêves vont se concrétiser. Je trouve ça génial. J'ai aussi été particulièrement touché par la réaction d'un groupe italien basé à Bruxelles. Au moment de quitter La Clairière après leur résidence, ils m'ont dit qu'ils allaient faire un détour par Marcinelle et visiter le bois du Cazier. Ils venaient de lire un bouquin que j'avais mis à leur disposition dans le salon et voulaient en savoir plus sur l'histoire de l'immigration italienne dans la région. » Après cette première phase de lancement, Antoine et sa "famille" envisagent de démarcher des salles, voire des labels pour faire connaître cet espace de création d'un genre particulier. « Une synergie avec l'Eden de Charleroi me semble une première étape logique. » Une (belle) histoire à suivre.

<https://laclairioreresidencg.com>

La révolution Tipik ?

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Lancée à la rentrée, la plateforme radio-télé-digitale de la RTBF souhaite séduire tous les 25-39 ans.

Une opération de charme qui passe aussi par un relifting de sa programmation musicale. Larsen fait le point.



7 septembre 2020, 6 heures du mat'. C'est parti! En gestation depuis dix-huit mois à la RTBF, la plateforme Tipik prend son envol en radio (bye bye Pure), en télé (so long La Deux) et un peu partout en digital. Cible de cette nouvelle 'marque'? Les 'millennials'. Soit, dans la terminologie Reyers, les 'jeunes adultes' ou, pour les sociologues, la 'génération Y'. «Tipik vise les actifs de 25-39 ans, précise Detchenma Smeesters, cheffe éditoriale de Tipik, radio & digital. En radio, Pure ciblait déjà cette audience, mais notre objectif est de la toucher encore plus largement. Nous avons revu la ligne éditoriale, mis à l'antenne de nouvelles voix, créé de nouveaux rendez-vous, mais nous restons fondamentalement une radio 'musicale'.

À son lancement en avril 2004, Pure FM avait ouvert les ondes avec *Pure morning* de Placebo, tandis que Classic 21 poussait le *Beautiful Day* de U2 pour son baptême. Ce 7 septembre, *La matinale de Djé* lance la programmation musicale de Tipik avec un titre qui a également valeur de symbole: *Blinding Lights* de The Weeknd. Dix minutes plus tard, ce sera le Londonien Joel Corry avec le très commercial *Head and Heart*. Quelques jours plus tard, on tend l'oreille l'après-midi. La pétillante Lucille tente de mettre du soleil dans le cœur des auditeurs (qu'elle appelle ses 'petits chats') avec une playlist finalement très 'feel good' où on reconnaît Ariana Grande, Diplo et Dua Lipa. Plus loin, il y aura aussi Blanche et un tube 2.0 de Linkin Park, seule incarnée dans ce qu'on pourrait appeler du rock indie.

«Le relifting de la programmation musicale avait déjà été amorcé sur Pure voici un an, rappelle encore Detchenma Smeesters. La playlist de Tipik s'articule autour de trois segments: les sons du moment, des découvertes et des morceaux 'souvenirs' puisés dans les années 90/2000. Nous sommes persuadés que c'est cette recette qui va nous permettre de toucher un public plus large. À chaque heure, il y a une représentation de ces trois catégories,

même si on passe beaucoup plus de nouveautés en soirée. » Les quotas imposés (10% de chanson en français, 12% de productions de la Fédération Wallonie-Bruxelles) ne sont pas considérés comme des contraintes. «C'est dans notre ADN et il y a beaucoup de qualité en Fédération. Sans qu'il y ait des passe-droits, on mise évidemment beaucoup sur ce qui se fait chez nous. Nous poussons en avant des coups de cœur, on prend des risques, on fait des choix. Non seulement, nous sommes souvent les premiers en radio à lancer le single d'un artiste émergent, mais nous l'accompagnons aussi dans son développement. Pour le genre 'rock', je reconnais qu'il y en a moins qu'il y a cinq ans. Mais on en passe encore. Il ne faut pas oublier que nous sommes tributaires du marché. Si notre public consomme moins de rock, ce paramètre se reflétera sur notre programmation. »

Une telle révolution ne se transforme pas du jour au lendemain en plébiscite et se mesure encore moins après une seule vague d'audience. «Je pense qu'on a réussi notre lancement, nous disait néanmoins Detchenma Smeesters un mois après le lancement du Tipik. Nous savons d'expérience qu'il y a toujours des réfractaires au changement, mais nous sommes confiants et nous serons encore plus heureux quand Tipik pourra aller sur le terrain à la rencontre de son public. » Interrogé par *L'Écho*, le patron de la RTBF Jean-Paul Philippot affirme, pour sa part, ne pas envisager d'appliquer cette stratégie à d'autres publics et de fusionner d'autres marques de la RTBF, comme La Une avec La Première. «Il faut d'abord que nous digérons ce lancement et voir s'il répond à nos attentes. Après on verra. »

Après avoir délocalisé son 'prime' de début de soirée aux Nuits Botanique, Tipik reprendra son bâton de pèlerin sur les festivals 2021. Et pour les fans de guitares indie, il y a aussi Jam, la radio web de la RTBF lancée (trop) discrètement en 2019.

Les sorties



Bleedskin

Blood Reign

Autoproduction

Après une première démo parue en avril 2018, le groupe liégeois de death metal formé en 2016 sort son premier album composé de 11 titres. Le quintette est composé de deux musiciennes (chant et guitare) et trois musiciens (guitare, basse, batterie). Le titre donne le ton et l'artwork, très bien réalisé par l'artiste Jesus Lhysta, nous plonge directement dans les entrailles du chaos, de la mort, de la brutalité et de la perversion. L'ouverture instrumentale *Perverted Feelings* apporte un peu de calme avant la tempête. S'enchaînent ensuite des riffs solides, des blasts à gogo, des solos guitare, le tout saupoudré d'un chant furieux, caverneux, puissant et d'une technique maîtrisée. Les fans de death metal devraient apprécier cette énergie qui ne demande qu'à se partager en live. - IB

Primero

Serein

Labrique



TetraCelli

Belgian Works
For Cello Quartet

Pavane

Né il y a huit ans, le quatuor pour violoncelles TetraCelli explore peu à peu la valise de partitions laissée par ses prédécesseurs du Quatuor de Bruxelles (1934-1939). Celui-ci popularisa avant-guerre cette formation atypique en interprétant de nombreuses œuvres originales. Les pièces inédites gravées ici ont en commun d'appartenir à ce que Michel Stockhem, auteur du livret très documenté, appelle la "modernité modérée" chère au Bruxelles des années 30, réceptacle d'une certaine avant-garde. Les deux pièces op.98 de Joseph Jongen, le quatuor n°3 de Robert Darcy et, plus inattendues mais tout aussi passionnantes, les trois pièces du grand pianiste beethovenien que fut Eduardo del Pueyo révèlent une fascinante diversité de timbres et de couleurs. Dans l'esprit de leurs prédécesseurs qui passèrent de nombreuses commandes, les membres de TetraCelli ont ajouté à

cette brillante exhumation, *L'œuvre au rouge*, une création de Michel Lysight, professeur de composition au conservatoire de Bruxelles. Ou comment toucher les cordes sensibles... - SR



Toine Thys' Orlando

Hypnote Records

Si le nom, "Orlando", fait automatiquement référence à l'œuvre de Virginia Woolf, il fait également un clin d'œil à la ville située à la pointe de la Floride. C'est pour cela sans doute que l'on retrouve dans l'album du saxophoniste Toine Thys, différentes couleurs, différents habits, différents sentiments ou ornements. Le quartette belge (Antoine Pierre aux drums) français (Maxime Sanchez au piano, Florent Nisse à la contrebasse) propose une musique qui oscille entre funambulisme et pyrotechnie (comme dirait l'auteur). On explore ainsi divers paysages, parfois mélancoliques (*Forever Ago* ou *Angel de la Guarda*), parfois langoureux et sensuel (*Gospel simple*) ou plus éclatés (*Mandingue*). Tout est très mouvant et chaque musicien en profite pour s'exprimer totalement, comme le pianiste sur le nerveux *Survival Mode*, entre autres. Tantôt à la clarinette basse, tantôt au soprano ou au ténor, Toine Thys imprègne avec un tempérament jamais démenti sa singularité sur un album maîtrisé et captivant de bout en bout. - JP



Natali Kruger

83% Invisible
Les Anges Noirs de l'Utopie

Les fans de Coil et de Psychic TV, ainsi que les amateurs du Côté Sombre du très estimable label Warp et de field recordings (comme enregistre Chris Watson) se sentiront chez eux sur cet album de celle que l'on connut "sur la scène bruxelloise" sous le pseudonyme de Baby Kruger. Planante mais sans concession, sa musique électronique tient en effet elle aussi bien davantage du parcours de santé que du tapis sonore relaxant. Ce qui est tout à son honneur. Comme elle le dit elle-même, quand elle compose et travaille sur les textures sonores, « *il y a des moments magiques, qui oscillent entre joie et tristesse, ainsi qu'un état d'hébétéude.* » Ce qui est parfaitement palpable sur l'album, tout comme l'influence prégnante du shamanisme, 83% Invisible racontant mine de rien l'histoire du dernier tigre et de son parcours initiatique vers sa propre mort. Du moins était-ce "son canevas" quand elle « *trippait dans sa campagne ardennaise* », précise Kruger, qui habite désormais du côté de Dinant. Parler d'ambient serait donc très réducteur, voire carrément insultant. L'album est riche, ouvre des portes dans la tête et travaille avec grand soin sur la spatialisation du son. Bref, dans un genre où pour quelques maîtres, on croise des centaines de charlatans gorgés d'autosatisfaction, ce disque uniquement sorti en vinyle est vraiment à saluer. 83% invisible ? 83 sur 100, oui !!! Autant dire l'excellence ! - **SC**

Boesmans – Bartholomé – Focroulle – Mernier



For early instruments
Alarius / Clematis / InAlto / L'Archéron
Ricercar

Parmi les enregistrements programmés par Jérôme Lejeune pour célébrer les 40 ans de son label, ce disque-ci associe le gratin des compositeurs belges actuels à d'excellents ensembles baroques. Surprenant ? Pas du tout. « *Lors de la naissance de Ricercar, rappelle Lejeune, la redécouverte des musiques anciennes était aussi le fait de musiciens qui défendaient en parallèle la musique contemporaine.* » Si l'un des ensembles pionniers d'alors, Alarius, ressuscite Marais, Biber ou Farina, il se penchera aussi, avec Musiques Nouvelles, sur les créations de Pierre Bartholomé, Henri Pousseur et Philippe Boesmans. On se réjouit dès lors de retrouver ici la seule captation existante du *Tombeau de Marin Marais*, de Bartholomé, réalisé par Alarius en 1968, et dont la partition est définitivement égarée (!). Ce souci d'écrire au présent pour des instruments du passé n'a en tout cas « *rien d'une démarche passéiste, rappelle Bernard Focroulle, dont les deux œuvres reprises sur ce CD célèbrent les cornets à bouquin et l'orgue. Nous nous sommes débarrassés de l'idée fallacieuse d'un "progrès" en matière artistique.* » Sentiment que partage Benoît Mernier, dont le *Fancy upon tears* pour 5 violes, créé pour l'anniversaire de Ricercar, s'inspire des *Lachrimae* de Dowland. « *Relier la tradition et l'invention, insiste Mernier, est une nécessité, car les choses s'enrichissent et s'éclairent mutuellement.* ». Associer instruments anciens et création contemporaine n'a décidément rien d'hérétique. - **SR**



Piry Zurstrassen invites
Brussels Vocal Project

Méditation et Musique
Point d'Ancrage

Depuis 2015, le pianiste, enseignant et compositeur Piry Zurstrassen est diplômé de l'École de Méditation Intégrative. Il anime depuis des ateliers qui lient méditation et musique. Ce disque, piano-voix (choeurs) aérien, fruit d'un travail de collaboration avec le sextet vocal mixte Brussels Vocal Project (pour lequel il avait déjà écrit, pour l'album *The Art of Love*) en est un prolongement qui semble naturel. La comparaison avec Keith Jarrett est toujours facile quand on évoque un travail solo de piano mais on l'assumera tant elle paraît assez juste, Jarrett pratiquant lui aussi assidument la méditation, en adepte de la philosophie de Georges Gurdjieff auquel il dédiera un disque (*Sacred Hymns*) et dont les *Oeuvres pour piano* (Gurdjieff / de Hartmann) trouvent également ici un écho. Les plages alternent chant et vocalises (certainement les moments les plus réussis), avec notamment un texte de l'écrivain alpiniste Jean-Claude Legros (*Comme un émoi*). Le disque parfait pour un moment de rêverie. - **FXD**



Gaëlle Solal

Tuhu
Eudora

Tout qui a un enfant qui a suivi les cours de guitare en Académie a sans doute entendu du Villa-Lobos à la maison, le compositeur brésilien ayant fait suer bon nombre d'ados. Quand une grande guitariste comme Gaëlle Solal fait chanter *Tuhu* - c'était le surnom de Heitor Villa-Lobos -, on est à mille lieues des tricotages scolaires. Tout est lumière dans la guitare de Gaëlle Solal, solaire même, et le tellement usé *Choro n°1* est un réel moment d'allégresse, mêlant la rigueur de la musique classique aux saveurs de la musique populaire, à moins que ce ne soit l'inverse. La guitariste part sur les traces de Villa-Lobos au travers de compositeurs comme Jobim,

Nazareth, Guinga, Pixinguinha, Roland Dyens dont la *Saudade n°3* fait le pont entre musique européenne et Brésil, ou encore Egberto Gismonti avec *Agua e Vinho* composé à l'origine pour piano. - **JPG**



Great Mountain Fire

Movements

Sundogs / Capitane Records

Longtemps attendu (5 ans depuis le précédent album *Sundogs*), on a été particulièrement content de retrouver la funk pop du groupe bruxellois qui nous revient avec l'album *feelgood* de cette fin d'année. Intitulé *Movements*, on a effectivement bien repéré quelques avancées dans la production du groupe : plus dépeignée mais plus organique, avec toutes les parties instrumentales parfaitement mixées, tout cela avec l'aide de l'ingé-son Julien Rauis (qui a bossé aussi avec Nicolas Michaux). L'esprit de GMF est là et bien là, une pop funky et groovy, avec au menu quelques morceaux qui restent bien en tête : *Caroline* (ou quand Connan Mockasin rencontre Metronomy), *No Reason* (et son mid-tempo aux guitares funky à la *Parcels*), quelques incursions 80's bien assumées (*Wait a Minute*, son synthé italo-disco et ses guitares très "Alain Chamfort" période *La fièvre dans le sang*) ou encore ce *Look Up* qui semble tellement faire écho au *Look* de Sébastien Tellier (la guitare de Nile Rodgers en sus). L'efficacité pop ! On a connu pires comme références, non ? - **FXD**



Bandler Ching

Sub Surface

Sdban Records

Nouveau saxophoniste du groupe Azmari, l'ami Ambros De Schepper rassemble aujourd'hui du beau monde autour de ses propres compositions. Réceptacle de ses idéaux musicaux, le projet Bandler Ching est une véritable plaque tournante du jazz contemporain. Appuyé par la batterie d'Olivier Penu (Kel Assouf), la basse de Federico Pecoraro (ECHT) et les claviers d'Alan Van Rompuy, le mu-



Phil Abraham Quartet

Beauty First
Autoproduction

Beauty First, voilà le titre sans équivoque du dernier album en quartette du tromboniste Phil Abraham. Grand défenseur des mélodies, du swing et de la beauté en général, il a réuni autour de lui de véritables amis (tant dans la vie qu'à la scène) : Saï La Rocca (cb), Thomas Grimmonprez (dm) et Fabien Degryse (g). Le plaisir de jouer ensemble et de « *faire du beau autant que du bien* » est évident. « *C'est un quartette de leaders, confirme Phil. Chacun sait ce que c'est et la place que l'on prend n'est jamais sujette à se faire-valoir. Je n'ai pas besoin, ni l'envie de me mettre en avant et d'oublier qu'il y a trois lascars avec moi.* ». Phil Abraham a écrit, ou réadapté, un répertoire solide et varié, ne se refusant aucun plaisir ; ni celui de la tradition (*New Orleans Comphilation*), ni celui du scat ou du swing (en laissant beaucoup de place au jeu foisonnant de Fabien Degryse sur *Charlie et le Pam*), ni du blues comme sur la reprise aussi merveilleuse que mystérieuse de *Watermelon Man*. « *J'ai toujours eu le sentiment que Herbie Hancock avait composé ce thème en ternaire. J'ai travaillé dans cet esprit, sur un tempo différent de l'original, pour trouver un autre groove.* » Le trombone, véritable prolongement de la voix de Phil, est exploré de mille façons dans le son et l'émotion plutôt que dans un étalage de technicité : « *Je ne suis pas un sportif de la musique. Je ne veux plus faire de performances pour la performance. Je suis plus attaché à la virtuosité émotionnelle.* ». À l'écoute de cet album autoproduit, pour se laisser encore plus de liberté (?), il faut bien avouer que son titre n'est décidément pas usurpé. - **JP**

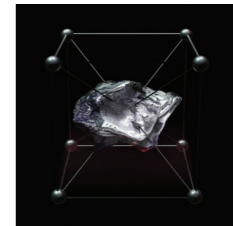


Milk TV

Good Food For Mean Kids
Exag' Records

Pour Milk TV, tout commence sous une feuille d'érable. « *À Montréal, je jouais au sein d'un groupe appelé Frances' Foes, retrace Matthieu Peyraud, cerveau des opérations. Faute de visa, j'ai dû faire mes valises.* » Arrivé en Belgique, il retravaille des compos ébauchées au Canada et forme Milk TV. Infusé d'envies post-punk et d'un goût pour les mélodies déviantes, le répertoire de son nouveau trio cohabite bientôt avec celui de Phoenician Drive. Le bassiste participe en effet à l'envol de cette entreprise spécialisée dans le krautrock et les virées exotiques. « *M'impliquer dans des projets aux esthétiques diamétralement opposées, ça me permet de trouver un équilibre* », dit-il. Après une longue tournée avec Phoenician Drive, l'artiste se consacre à présent au premier album de Milk TV. Baptisé *Good Food For Mean Kids*, le disque en question fleure bon les nineties. De Fugazi à Sonic Youth, c'est tout un pan du rock alternatif qui vibre sous la cannette de la pochette. « *J'ai grandi avec MTV, les disquaires indépendants et l'âge d'or de Canal+.* » Enrichies d'influences no-wave (le très Devo *Robots*) et d'excentricités noise-rock à la Deerhoof, toutes ces influences se retrouvent désormais en toile de fond de *Good Food For Mean Kids*. « *Pendant l'enregistrement, j'avais écrit un texte sur la malbouffe, raconte le chanteur. Juste après, je me suis tapé un dürüm. Donner des leçons, sans être en mesure de les appliquer, c'est le propre de l'homme, non ?* » Avec son nom de scène à coïncider entre un tube cathodique et un bol de Chocpic, Milk TV montre les crocs et crève l'écran en neuf morceaux rageurs et super rentre-dedans. - **NA**

sicien bruxellois conjugue l'héritage de John Coltrane au futur proche. Influences électroniques, références noise-rock ou atmosphères hip-hop imprègnent chaque morceau enregistré sur *Sub Surface*. Entre oscillations rythmiques et groove cosmique, ce premier disque jette des ponts entre les genres et réinvente le jazz en toute liberté. - **NA**



Damon Raum

Tantale

Antibody Records

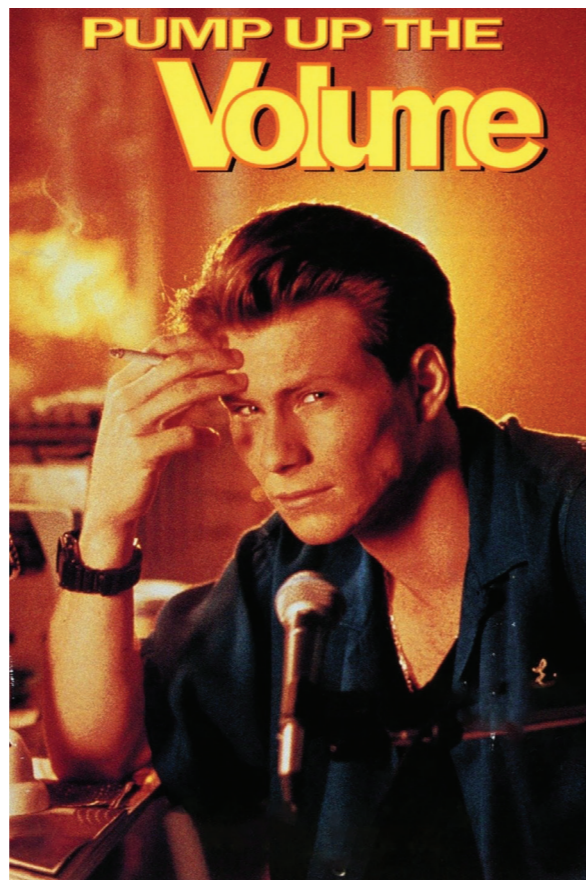
Inauguré depuis quelques semaines, le label Antibody sert désormais les intérêts de son propriétaire, le multi-instrumentiste Yannick Franck. Pour le coup, l'artiste change d'identité et se présente sous les traits du mystérieux Damon Raum. En surchauffe derrière ses machines, ce personnage fictif traverse la nuit en carburant à la boisson énergétique. Baptisé *Tantale*, son premier disque se frotte aux beats EBM et à la techno industrielle. Le pouls en alerte, le corps connecté à une rythmique martiale et ultra frontale, le producteur assure la cadence sur trois morceaux bien radicaux. Quelque part entre les expérimentations de Prurient et les mandales distribuées par Halena Hauff, la musique de Damon Raum réclame la réouverture du Berghain et le retour des raves dans les faubourgs de Manchester. Tout ça avec un disque enregistré à Bruxelles, c'est beau. - **NA**

Retrouvez la liste de toutes les sorties
www.conseildelamusique.be

Perfecto

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Perfecto, Philippe Gauthier, Radio 2, 1989-1993. Un météore dans le paysage audio-visuel belge, une anomalie sur les ondes de la RTBF. Une émission qui a peut-être bien préfiguré les réseaux sociaux et sans que certaines figures de premier plan des musiques actuelles n'auraient peut-être pas tenté de faire carrière dans le rock. Un culte, un vrai, au sens premier : avec ses aspects communautaires fervents, ses codes cryptiques, ses destins déviés et son influence durable...



Qui dit "culte" et "rock" sur les antennes de la RTBF, pense automatiquement Pompon, Jacques De Pierpont. De la création de Rock à Gogo dans les années 80 à sa retraite en 2015, son règne fut long et sans vraiment de concurrence. Sauf entre 1989 et 1993, lorsque "culte", "rock" et "RTBF" furent également associés à une émission de Radio 2 du nom de Perfecto, principalement animée par Philippe Gauthier mais aussi, sur le tard, par Geoffroy Klompkes.

C'est à Namur, dans les studios de l'Avenue Golenvaux que se retrouvait l'équipe, chaque soir du lundi au jeudi, de 20 à 22 heures. Un ancrage wallon capital, qui explique non seulement que l'on ait permis à Philippe Gauthier de laisser dire des choses et de programmer sur antenne des chansons qui auraient généré des crisettes à Reyers mais aussi l'aspect communautaire de l'émission. Perfecto n'était en effet pas que musicale. Avec le recul, ses fans disent carrément qu'elle a en quelque sorte préfiguré les forums Internet, Reddit et Facebook. Sur papier principalement destinée aux 12-20 ans, son côté "libre antenne" a marqué au fer rouge sa jeune audience aujourd'hui quadragénaire. Sur Perfecto, on interviewait également des groupes n'ayant sorti qu'une démo, on pratiquait le micro-trottoir décalé et le photographe français Richard Bellia, qui vivait alors à Londres, balançait à la fois les meilleures vannes du monde et les recommandations les plus chaudes sur les derniers groupes à suivre. Pleuvaient surtout les infos sur les concerts à voir et comment s'y rendre à plusieurs... Perfecto a de fait rapproché des jeunes qui se sentaient très seuls, des fans de rock alternatif de Tournai, Liège et Namur qui avaient bien du mal à trouver de l'information sur cette culture dans leurs villes. On a peine à se l'imaginer aujourd'hui où tout est disponible en quelques clics mais en 1990 en province, les disques circulaient peu, faute de magasins et de public suffisant pour s'y intéresser, et les concerts "nouveaux et intéressants" avaient tous lieu en

Flandres et à Bruxelles, ce dont la SNCB ne se souciait absolument pas. On recourait donc au covoiturage pour s'y rendre et aux fanzines pour s'informer (ainsi qu'à La Médiathèque). Fondamentalement, c'est d'ailleurs ce que Perfecto fut. Un fanzine.

Lorsqu'il lance cette émission conçue avec son épouse Dany Martin (le couple se sépare en 1991) et contrairement à ce que sa voix encore très juvénile pouvait laisser penser, Philippe Gauthier, né en 1948, n'avait rien d'un adolescent rebelle. Ces 4 années à défendre une vision très "Inrocks" de la musique sera sa seule incursion dans la culture musicale, le reste de sa longue carrière à la RTBF ayant été partagée entre des enquêtes journalistiques très sérieuses pour la très austère émission télévisée *Autant Savoir* et la défense de la gastronomie wallonne, tout spécialement les cabuzettes farcies et les djambettes de Nouvel An (selon Wikipédia). Cela participera grandement à la légende voulant que Philippe Gauthier aurait été dégoûté de la façon dont les instances de la RTBF traitaient la culture alternative et son public jeune : il est venu, il a vu et on ne l'y a jamais repris. On aurait aimé le questionner sur sa version des choses. Malheureusement, Philippe Gauthier est décédé le 23 août 2018. « *Il reste quelques légendes tenaces et je serais bien incapable de les confirmer, rigole aujourd'hui Geoffroy Klompkes, qui fut donc son presque dauphin quelques mois avant la fin de l'émission. Ce que je peux avancer comme certain, c'est que Philippe avait de gros problèmes personnels avec un directeur de l'époque et tout est parti de là. Il était question que je reprenne le flambeau et qu'il reste un peu dans l'ombre mais l'émission s'est finalement arrêtée d'un coup.* »

Un coup dur pour la communauté Perfecto, tous ces "Perfectistes" qui se donnaient rendez-vous dans des cafés de Namur et parcouraient les salles de concert en arborant une pince à linge verte en signe de reconnaissance. La plupart avaient leurs pseudonymes, déjà leurs avatars en quelque sorte : Le Dragon Jaune,

le Vengeur Masqué, Eric le Curiste, le Schieve Lavabo, l'Enfant des Étoiles, Porsche... Beaucoup laissaient des messages sur un répondeur surnommé Lulu (Le Lutin), messages que Philippe Gauthier passait ensuite dans l'émission. Ces messages portaient sur tout et rien : la musique, les problèmes typiques d'adolescents, la politique, ainsi qu'un film assez oublié, *Pump Up The Volume* avec Christian Slater dans le rôle de Harry La Trique, un animateur radio qui provoque une rébellion lycéenne. Un film tellement culte pour les Perfectistes qu'une séance fut même organisée dans un cinéma namurois. « *Il y avait aussi de l'émotion dans ces messages, se souvient Aurélie Muller, assidue de Perfecto aujourd'hui musicienne (Melon Galia, Blondy Brownie...).* Je me souviens d'une fille qui pleurait au téléphone parce que le slogan du film *Pump Up The Volume* était "truth is the virus" et qu'elle s'était donc rendue compte que la vérité n'était pas toujours bonne à dire. » On se disputait également via ces messages pour savoir qui, des Pixies ou des Cure, était le meilleur... Forcément, cela engendrait des réponses, des réactions et en découlaient des affinités et des inimitiés. Cela restait toutefois très bon enfant, pas comme sur Twitter en 2020. Pour l'un des participants les plus actifs sur ce répondeur, le Vengeur Masqué, un Liégeois aujourd'hui monteur télé à la RTBF, « *on a surtout rencontré une communauté, en Wallonie, qu'on aurait jamais connue si l'émission n'avait pas existé.* »

Musicalement, Perfecto avait un son bien à lui, mélange assez improbable d'indie-rock à l'époque "pointu" (*My Bloody Valentine*, *The Cranberries*, *Dead Can Dance*...) et de rock alternatif français (*Ludwig Von 88*, *Elmer Food Beat*, *Garçons Bouchers*...). Avec aussi quelques belges au programme, comme *Les Brochettes*, *Les Jeunes* et *René Binamé*, dont la reprise en wallon du *I Wanna Be Your Dog* des *Stooges*, retitrée *Dji Vou Jesse Ti Tchîn*, était un classique de l'émission. « *J'étais fan de Perfecto et de Philippe Gauthier, qui était plus ou moins le Bernard Lenoir wallon, s'enthousiasme un*

ancien auditeur "passif", qui n'a donc jamais laissé de messages sur le répondeur. *En comparaison, je trouvais Pompon beaucoup trop tatapoum et rock de patronage. En 1992, avec plusieurs potes, j'ai participé à un voyage en car au départ de Namur pour assister à un concert de Pavement et Sonic Youth au Brielpoort de Deinze, tout ça organisé par les auditeurs de Perfecto... L'orga n'avait rien à envier aux kops de fans de foot et aujourd'hui encore, ça laisse rêveur. Il y avait une réelle identification de certains jeunes autour de ce fameux répondeur. Ça correspondait aussi à une certaine esthétique indie.* » « *Il y avait une claire opposition aux radios commerciales, quelque chose d'assez identitaire. Il fallait aussi choisir entre Rock à Gogo et Perfecto mais Perfecto avait pour attrait cette communauté. Ce n'était pas juste une programmation musicale, il s'y construisait des histoires.* », confirme Aurélie Muller, alias Zoé à l'époque de ses 15 ans.

Anecdote personnelle mais éclairante : en 25 ans de journalisme, c'est bien l'une des seules fois que l'auteur de ces lignes a rencontré un si grand enthousiasme de la part des personnes interviewées à propos de vécus qui remontent à quasi trente ans. Généralement, la nostalgie est moquée, les anecdotes vite expédiées, en mode « *on ne va pas ENCORE parler de 1990.* » Là, on aurait pu facilement remplir un numéro entier de *Larsen* avec des anecdotes sur le répondeur, sur René Binamé et aussi sur ce fameux premier concert de Dominique A en Belgique, 100% perfectiste. Et encore, ça aurait été sans parler de l'influence majeure de l'émission sur des gens aujourd'hui eux-mêmes actifs dans la musique indépendante, comme le coordinateur de rédaction de ce présent magazine, "la bande à Castus et River In to Lake", Rodolphe Coster, Aurélie Muller, Vincent Satan du label Cheap Satanism, Catherine Plenevaux du label Lexi Disques, Didier Gosset d'Impala et beaucoup, beaucoup d'autres... Rendez-vous sur le groupe Facebook "Les Perfectistes" (349 membres) pour en (re)parler ?



Le réveil de Courtrai

TEXTE : LOUISE HERMANT

Coincée à quelques kilomètres de la France et de la frontière linguistique, la ville de Courtrai est devenue discrètement l'un des pivots importants de la scène musicale belge. Elle a vu passer sur ses terres des groupes au succès

international comme Amenra ou Balthazar. Cette agglomération qui est longtemps restée dans l'ombre de Gand ou Anvers est aujourd'hui l'un des endroits à garder à l'œil pour découvrir de jeunes talents.



© DR

Tout le monde semble s'accorder sur une chose : Courtrai a bien changé depuis une dizaine d'années. Longtemps surnommée la "Dallas de la Flandre", car perçue comme élitiste et réservée aux riches, la ville se débarrasse lentement de ses clichés. De nouveaux lieux voient le jour, des initiatives réjouissantes se constituent et la vie culturelle reprend de plus belle. Au point de se porter candidate au titre de Capitale européenne de la Culture en 2030.

C'est juste derrière le béguinage Sainte-Élisabeth situé au plein cœur de la ville, que le disquaire Crate Records a pris ses quartiers en août dernier. Tom De Geeter voit sa boutique comme un lieu de rassemblement pour les amateurs de musique. Il y propose plus de 4000 vinyles, tous genres confondus, avec une place dédiée aux projets locaux et il compte organiser de nombreuses soirées dès que cela sera permis. Cet ancien membre du groupe de hip-hop alternatif Zucchini Drive n'a jamais quitté sa ville et a, lui aussi, observé son évolution. « Courtrai est une petite ville mais elle a une scène musicale très importante », note-t-il.

Selon lui, il existe un courant underground très fort à Courtrai, doté d'un esprit très "DIY". Il pointe le mouvement Vlas Vegas, présent dans les années 2000 et qui se chargeait de mettre en avant des artistes issus tels que Amenra, un groupe de post-métal qui connaît un succès international. L'une de plus anciennes salles de concerts de Belgique, le Pit's, est également l'un des monuments de la culture rock et punk de la ville. Tom De Geeter se rappelle y avoir vu l'Américain Kurt Vile il y a une dizaine d'années là-bas.

À quelque pas de Crate Records, on trouve l'imposant Muziekcentrum qui s'est trouvé une nouvelle jeunesse en 2018 et qui est désormais appelé Track. À l'accueil, le disquaire croise Vital Hoornaert qui lui annonce la sortie prochaine d'un livre autour de la scène

musicale de Courtrai, *Van Johnny Turbo tot Amenra* de Jan Delvaux, et auquel Track collabore. Si la ville est souvent dans l'ombre de ses voisins Gand et Anvers, elle n'a cependant rien à leur envier. Elle a donné naissance aux plus grands groupes belges de ces 20 dernières années comme SX, Ozark Henry, Balthazar ou encore Goose. « L'une des particularités des artistes courtraisiens est qu'ils ne sont jamais dans l'imitation, ils ont chacun leur propre style, leur propre identité », pointe Vital Hoornaert.

Les bureaux de Track sont dans le même bâtiment que ceux de Wilde Westen, un organisateur d'événements musicaux. Créée en 2017, l'association a repris sous son aile la programmation de la salle de concerts De Kreun et s'occupe de plusieurs festivals comme Sonic City qui anime la ville à l'automne et Jazz Cats, créé en 2019, qui a pour objectif de mettre en avant la scène jazz internationale et belge. Elle se charge aussi du Festival Kortrijk centré autour de la musique classique. « Il y a un public fidèle pour la musique classique à Courtrai mais il est assez âgé. L'un de mes challenges est d'offrir une programmation que ce public pourra apprécier mais aussi d'attirer un nouveau public pour assurer le futur de la musique classique », explique Patricia Vanneste, en charge du festival.

Après avoir vécu à Gand, cette dernière est de retour dans sa ville d'enfance. « Comparé à Gand qui est saturée pour de nouvelles initiatives culturelles, il reste à Courtrai beaucoup d'opportunités. Il y a une énergie qui est très stimulante », souligne l'ancienne violoniste de Balthazar. « Pendant très longtemps, on a dit que Balthazar était un groupe courtraisien, et puis tout d'un coup c'est devenu un groupe de Gand parce qu'on a été étudier là-bas. Beaucoup de personnes quittent Courtrai une fois l'école terminée. Les jeunes ont notamment fui la ville à cause de la mentalité un peu renfermée d'il y a dix ans. Mais ils sont aujourd'hui revenus. »

• Places to be

De Kreun, salle de concert attirée et renommée de la ville. Elle propose autant des petits groupes locaux que des artistes internationaux, de quoi rassasier tous les amateurs de musique.

Crate Records, nouveau disquaire dans la ville qui compte proposer bien plus que des vinyles. Accouplée à un bar, la boutique invitera des DJ toutes les semaines pour retrouver le plaisir de découvrir de nouvelles musiques. À noter

aussi : Records & Things, petit magasin plus excentré qui offre une sélection éclectique du blues au garage punk.

Festival Alcatraz, LE festival des amateurs de métal, en août chaque année et avec en 2021 déjà prévus à l'affiche Testament, Cradle of Filth ou Epica.

Les bars Tho Pit's, Don Trap et Don Bras pour faire la fête jusqu'aux petites heures.



© DR

Un constat partagé par Mickael Karkousse, le chanteur de Goose, qui est lui aussi parti étudier à Anvers et à Gand avant de revenir chez lui. « La ville a évolué, comme nous. Si on pensait que Courtrai était en train de s'endormir et que nous étions les seuls encore éveillés, alors peut-être que nous serions partis. J'ai l'impression que des années 80 jusqu'à il y a 5 ans d'ici, la ville n'avait pas bougé. Aujourd'hui, elle est en pleine mutation et c'est très beau à voir. » Il y a trois ans, le groupe de rock-électro a investi un nouveau lieu pour son studio d'enregistrement, Safari Studios. Un espace qui leur a permis de booster leur créativité : le groupe prévoit d'ailleurs un EP pour février et un album pour 2022.

Leur ancien studio se situait au-dessus du café Den Bras, juste en face de la gare. Avec Den Trap, ces deux bars situés sur la Stationsplein sont deux lieux importants dans la vie musicale de la ville. « Courtrai est une ville de cafés. Je pense que, comme nous, beaucoup de jeunes trouvent dans la musique une sorte d'échappatoire. La musique nous évitait l'ennui car il n'y avait pas grand-chose à faire à l'époque, à part justement quelques cafés qui organisaient des concerts », raconte Mickael Karkousse. Le premier concert de Goose a d'ailleurs eu lieu à Den Trap. « Depuis le début, ils nous ont soutenus et donné notre chance. C'est important d'avoir un lieu où les jeunes artistes peuvent se produire. » Si les auteurs de Synrise sont habitués aux grandes scènes à travers le monde, ils gardent un lien particulier avec cet endroit. « On a commencé là-bas et je crois qu'on va finir là-bas ! », plaisante le chanteur.

Chez les artistes qui débute aujourd'hui, ces bars ne leur font plus le même effet. Axelle, interprète du tube *Mala Leche* qui a tourné en boucle sur les ondes de Studio Brussel pendant l'été 2020, préfère au contraire les éviter. « Ce sont des bars de soirées, j'y allais souvent quand j'étais plus jeune pour faire la fête. Ils sont

• Les nouvelles têtes

Galine

D'abord envisagé comme un projet solo, Galine est devenu par la suite un vrai groupe. Mené par Galine Diana Kuyvenhoven, il propose une musique pop aux accents électro où la voix séduit dès la première écoute.

Moonogo

Signé sur le label courtraisien MayWay Records, Mooneye a fait sensation sur la scène flamande avec *Thinking About Leaving* sorti en 2019. Un titre indie-folk qui peut rappeler à certains moments le groupe américain Beirut.

• D'autres valeurs sûres

François Glorieux

Le chef-lieu de la province de Flandre-Occidentale compte parmi les siens l'un des pianistes les plus célèbres du pays. Également chef d'orchestre, il a joué dans plus de 60 pays, du Canada au Japon en passant par la Chine. Il a également collaboré avec Michael Jackson sur des arrangements symphoniques et travaillé avec-Maurice Béjart.

PingPongClub

Avec seulement une poignée de titres enregistrés, ce jeune groupe de pop-rock a déjà su se faire remarquer, comme au Humo's Rock Rally et au festival Eurosonic. Le quintette réussit le défi de fusionner rythmes dansants et tons mélancoliques.

Tokaloh

Il décrit sa musique comme un mélange de chillhop, boombap, synthwave et de triphop. Derrière ces termes presque techniques (ou pittoresques), on retrouve des mélodies douces, aériennes, apaisantes et qui font du bien au moral.

L'Orchestre International du Votex

En 2004, des musiciens se rencontrent à Courtrai lors d'une représentation théâtrale qui se déroule dans une ancienne usine de textile appelée Vetex. Ils forment par la suite une grande fanfare festive composée de 20 musiciens qui mêle différentes influences : rock, ska, funk, sonorités tziganes ou encore nord-africaines.

bien pour les groupes de rock mais je préfère me produire dans des endroits où l'on est plus concentré sur la musique. » La chanteuse qui espère sortir son premier album dans les prochains mois rêve cependant d'un parcours similaire à celui de Goose. « C'est chouette de savoir que quelqu'un qui vient de Courtrai peut avoir une telle carrière. Il existe des opportunités pour les artistes de petites villes et pas seulement pour ceux qui viennent de Bruxelles par exemple. »

Suite à la publication de son premier hit, Axelle a été contactée par MayWay Records, un label basé à Courtrai lancé il y a trois ans. « J'ai été très surprise de recevoir un message d'un label courtraisien. Je ne savais pas du tout qu'il y en avait un ! On a l'impression d'avoir enfin une place », se réjouit-elle. Tony Vandenberg, fondateur de ce label indépendant, a décidé d'installer ses activités dans sa ville pour rester près de ses enfants. S'il n'en avait pas, il aurait probablement été se fixer à Gand, là où vivent la majorité de ses artistes. Quelques talents courtraisiens se retrouvent quand même dans son catalogue comme Mooneye et DIRK.

De son côté aussi, il remarque à quel point l'agglomération a changé. « Beaucoup de gens appellent aujourd'hui Courtrai "le nouveau Gand". Avant, les jeunes déménageaient car il n'y avait rien à faire. L'ambiance a changé. Il est davantage possible d'organiser des choses. » Il pointe également la solidarité qui existe entre les différentes institutions. Dès qu'il en a besoin, Wilde Westen lui prête par exemple des lieux de répétitions. L'entraide se fait aussi entre artistes, comme le note Mickael Karkousse : « Ce n'est pas une scène qui va boire des verres ensemble. De toute manière, les membres d'Amenra ne boivent pas (rires) ! Mais on se voit et on travaille ensemble. On s'entend tous très bien. »



Boris Gronemberger

TEXTE: JEAN-MARC PANIS IMAGE: ALICE KHOL

L'homme derrière le touffu et excitant River Into Lake, récent ré-arrangeur d'Alain Chamfort et ex-Girls in Hawaii ou V.O., ne s'est pas fait tout seul. Voici les quatre piliers de son édifice musical.

Mon numéro un définitif. Même si j'adore *Pet Sounds*, cet album-là est encore plus inspirant. Sorti au début des années 2000, il contient des versions inachevées des chansons. J'adore le côté popotte interne : on entend le squelette des morceaux ou des parties incroyables qui ont été jetées par après. Et puis, il y a ce morceau absolu, *Surfs up*, en version hyper

dépouillée, avec juste Brian Wilson et son piano. Pour moi, c'est le morceau parfait ! En écoutant cette version, on plonge dans le secret de l'enregistrement, on comprend comment il fonctionnait... à partir d'une ligne de basse ou de chant. Et après, tout est possible : soit on en reste là et ça tient, soit on ajoute la sauce riche ardennaise et c'est parti !

Pink Floyd est un des groupes responsables du fait que je sois devenu musicien. Peut être même plus que les Beatles. Mon père écoutait Pink Floyd et je suis né l'année de la sortie d'*Animals*. Donc j'ai dû beaucoup l'entendre, nourrir, et ça pénétré le plus profond de mon ADN. C'est un album sur lequel je reviens très souvent. Sa production et totalement incroyable... C'est d'ailleurs étrange, parce que pour eux, ça a été un peu un flop, alors que je trouve que c'est un de leurs meilleurs. Je dois avouer que pour moi, tous leurs disques, jusque (et y compris)

The Wall, marchent. Dans *Animals*, il y a des sons incroyables de synthé, des morceaux qui font seize minutes, des textes fous... bref, un chef d'œuvre contemporain du mouvement punk, que j'adore aussi. Pink Floyd est le groupe emblématique de l'audace totale, et qui paye... Prenez *Dark Side of the Moon* : quelqu'un ferait ça maintenant il vendrait 500 disques, eux en ont écoulé des millions et il est resté dans le Top 50 pendant 14 ans. Qu'est-ce qui s'est passé dans le monde de la musique ? Avec mes petits moyens, j'essaie de prendre le chemin qu'ils ont tracé.

Ce groupe est, passez-moi l'expression, une tuerie. Je les ai découverts il y a quatre, cinq ans. Ça m'a fait du bien d'entendre un groupe de gars un peu plus âgés que moi qui font du krautrock à trois, tout simplement. Avec sincérité et "popitude". En concert, ils sont très drôles et jouent hyper bien ! En tant que musicien,

ça fait du bien à voir et écouter : il n'y a pas de chichi, pas d'écran, c'est le retour du vrai rock ! Ils n'inventent pas l'eau chaude, mais c'est bien fait et on y croit. Ce qui est fort aussi, c'est leur capacité à traduire cette énergie des concerts sur disques, je trouve ça dingue de pouvoir faire ça maintenant.

Debussy est une de mes grandes influences, je ne peux pas le nier. Je l'ai découvert à quinze ans, grâce à un CD que mon père m'avait prêté, je devais être en pleine période Cure/ Sonic Youth (rires). C'était une édition Naxos, dans laquelle il y avait le *Clair de Lune*, la *Suite Bergamasque*, ce genre de tubes. Ça m'a littéralement retourné comme une crêpe, dès la première écoute ! Il y a plein d'émotions fortes dans cette musique, de la dyna-

mique, ça me parle. Depuis, la musique de Debussy ne m'a jamais quitté. Quand je me place en isolement pour écrire, il y a toujours un moment où je l'écoute pour me laisser aller à l'inspiration, surtout quand j'écris les textes. Le morceau *Des pas dans la neige* est magnifique, intemporel, vaste, magique. Malgré l'absence de texte, il raconte plein de choses : avec le titre et la musique, on est parti vers l'infini !



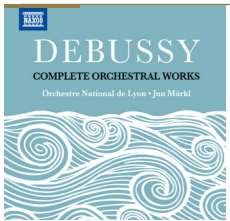
Beach Boys,
The Smile Sessions
(1967)



Pink Floyd,
Animals
(1977)



Beak >



Claude Debussy,
Orchestral Works

L'anecdote



©DE RIBAUCCOURT



Mark Fisher, également connu sous son pseudonyme de blogueur k-punk, écrivain, critique, théoricien culturel, philosophe et enseignant britannique - Université de Londres

Toine Thys

Auteur du récent et excellent album *Orlando*, le saxophoniste Toine Thys est bien à l'image de sa musique, sensible, inventif et surprenant. Sur scène comme dans la vie, il n'est pas avare d'anecdotes. Ça tombe bien.

L'anecdote new-yorkaise

Je voulais enregistrer mon album *The Optimist* en trio à New York avec Sam Yaël dont je connaissais le travail sans connaître tout à fait le personnage. À cause de tempêtes de neige, l'avion avait pris du retard, l'agenda a été chamboulé et on s'est retrouvé directement en studio, sans avoir eu le temps de répéter. À ma grande surprise, Sam n'avait rien préparé de la musique que je lui avais envoyée. On n'avait plus le temps de répéter et il m'avoue qu'il ne lit pas bien la musique ! J'ai senti le monde s'écrouler autour de moi... Mais il a tout joué d'oreille et a vite trouvé le sens de ma musique. D'une organisation chaotique est ressorti quelque chose d'inespéré.

L'anecdote africaine

Lors de l'une de mes premières visites au Burkina avec Laurent Blondiau, trois jeunes militaires armés jusqu'aux dents nous interdisent l'entrée du centre culturel où nous devons jouer. Ils veulent nous obliger à ouvrir nos boîtes d'instruments. Laurent dit alors que c'est impossible, qu'il est seize heures, que les instruments font la sieste et qu'il ne faut pas les réveiller ! J'ai cru qu'on allait se faire embarquer. Mais les militaires ont collé l'oreille sur les caisses et se sont mis à écouter les instruments qui "ronflaient". C'était merveilleux et surréaliste. Le contact était établi. Cela montre l'importance des contes, de l'humour, de la poésie, de l'imaginaire et de l'humanité chez eux.

L'anecdote européenne

J'en avais assez de répéter tout le temps la même chose sur mon parcours ou ma musique. Lors d'une interview avec une jeune journaliste, je me suis pris un délire et j'ai réinventé ma vie. Je lui ai dit que j'étais berger au départ, qu'un jour, un américain dans une grosse décapotable rouge m'avait refilé une cassette sur laquelle il y avait Sonny Rollins. J'ai alors découvert la musique, j'ai quitté ma campagne pour monter à Bruxelles. À mi-chemin de mon mensonge, j'étais un peu gêné, mais quand tu commences à mentir, tu es coincé. J'ai assumé et l'article est paru avec un beau titre du genre : « J'étais fils de berger et maintenant j'habite en ville ». C'était tout, sauf moi !

J'adore ce que vous faites



©JOHN CARRIL

Mugwump

On ne présente plus Mugwump, DJ des soirées Food de jadis et des soirées Leftorium quand elles reprendront... dans le monde d'après. Son troisième album, fini, attend la fin de la pandémie pour être lâché dans la nature. En attendant, il sort sur son label Subfield un EP de Jimi After et lit des livres de théoriciens culturels.

« Deux de mes grandes influences sont Andrew Weatherall et Mark Fisher. Ce dernier est un théoricien culturel majeur. Dans *Capitalist Realism* (2009), il analyse l'aliénation culturelle entraînée par le néo-libéralisme et l'instrumentalisation de la contestation dans le mainstream. Ça m'a ramené à l'émergence des actualisations musicales de mon adolescence (punk, indus, hip-hop, newbeat) dont la house fut, je pense, la dernière. S'y logeait une utopie sociale, qui devenue industrie mondialisée, a gommé ses aspérités (black, gay, interclassiste, singularité ET unité) tout en instrumentalisant son essence contre-culturelle. Le réalisme capitaliste pour moi, c'est aussi le papier-peint d'une certaine mélancolie musicale (DAF, The Smiths, le post-punk...) et de ce que Weatherall incarne tant : une quête continue de renouvellement, associée à cette mélancolie causée par la perte des utopies. J'ai pu côtoyer un peu Andrew, on a fait des trucs ensemble. Avec Pierre (Pevée, co-fondateur, ndlr), on l'a souvent fait venir aux Leftorium. Sa discographie est transcendante et son parcours iconoclaste d'"underachiever" bienveillant et sans compromission est l'antithèse absolue de ce que devenait la scène. Le vaste champ musical de son épopée, fait de mutations et de mélanges, continue d'alimenter des envies, des initiatives, des échecs et des succès. Et Fisher donne des clés qui situent notre rapport à la culture et à nos "industries créatives". Ce qui reste de ça, c'est la volonté de continuer de faire et sortir des disques, créer des structures, occuper le terrain et continuer en nos propres termes. »

Pays-Bas

Après avoir signé des disques en Belgique, en Espagne, en Allemagne ou en France, Laurent Baudoux a poursuivi son tour d'Europe dans le costume de Lawrence Le Doux. Le producteur s'arrête à présent à Amsterdam pour une collaboration avec le label Kalahari Oyster Cult.

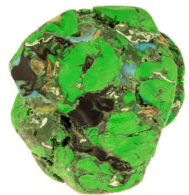


©NICOLAS SOQUETTE



Plante artificielle

Sollicité par le patron du label hollandais, le Bruxellois fait alors la connaissance de Sae Honda. Venue du Japon, cette créatrice de bijoux recycle les matériaux en plastique pour les transformer en objets de collection. En expédition dans sa cave, Lawrence Le Doux dénicher une plante artificielle et un super-héros en plastoc.



Pierro précieuse

Rassemblé dans un sac (en plastique), le butin atterrit dans l'atelier de Sae Honda. Cette dernière métamorphose la matière et confectionne une pierre précieuse. Apposée sur la pochette du disque de Lawrence Le Doux, cette création met l'écologie au cœur de la réflexion.

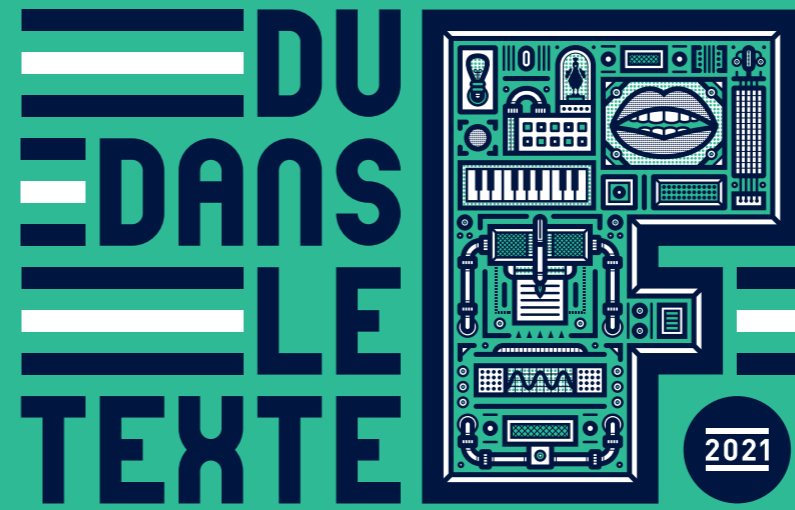
Lawrence Le Doux

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Opération élémentaire, l'addition se calcule en trois clichés pris sur le vif. La somme de ces images se rapporte aujourd'hui à la nouvelle livraison de Lawrence Le Doux. Façonnée dans une optique éco-responsable, la bande-son électronique imaginée par le producteur bruxellois diffuse du bonheur et beaucoup de douceur.

Contacté par vidéo en plein confinement, Laurent Baudoux promène son bonnet dans son studio d'enregistrement, tandis que des enceintes diffusent les bons sons dégotés par cet insatiable collectionneur de vinyles. « Je ne peux m'empêcher d'en acheter », confesse-t-il. Cette manie consumériste est à l'origine de son nouveau disque. « Fin 2018, j'étais obsédé par une production deep house signée par le New Yorkais Raymond Castoldi, raconte-t-il. Cette référence des années 1990 est devenue très rare. » En pleine prospection, l'artiste contacte Kalahari Oyster Cult. « Cette structure établie à Amsterdam venait de rééditer les productions de Raymond Castoldi. J'ai donc envoyé un e-mail et le boss du label m'a répondu. Au fil de notre discussion, celui-ci me dit qu'il adore mon travail puis, spontanément, il me propose de sortir un disque chez lui. » Après avoir attiré Lawrence Le Doux dans ses filets, le label amstellodamois jette les bases d'une série intitulée Oyster ballads. « L'idée, c'est de promouvoir le versant méditatif des musiques électroniques. L'autre caractéristique de cette série, c'est une collaboration avec Sae Honda, une artiste japonaise qui utilise des déchets pour créer des œuvres d'art. Pour concevoir le visuel de la pochette, j'ai suivi ses recommandations.

En gros, je suis descendu dans ma cave et j'ai collecté des bouts de lunettes 3D, la jambe d'une figurine de super-héros, mais aussi une fausse plante en plastique. » Cette imitation végétale offre, par ailleurs, un thème aux compos de Lawrence Le Doux. « Chaque titre fait ici référence à une composante de la plante. » Traitées dans l'atelier de Sae Honda, les trouvailles en plastique ont donné naissance à un petit caillou. Cette pierre – qui ressemble étrangement à un chou de Bruxelles – illustre à présent la pochette d'Oyster Ballads. « J'ai adoré cet exercice participatif. En plus, l'initiative de Sae Honda interroge notre époque. Nous accumulons en effet des trucs à ne plus savoir où les mettre ni comment les ranger. » Au-delà de son visuel, Oyster Ballads s'inscrit dans une démarche éco-responsable. « Tous les disques sont produits grâce à des vinyles recyclés. » Premier ambassadeur de la série, Lawrence Le Doux prône donc le relâchement du corps et de l'esprit via des ondes électroniques extrêmement apaisantes. « Personnellement, je ne suis pas du tout branché yoga et méditation. En revanche, je suis un adepte de la sieste. Ce n'est pas comparable à la méditation, mais cela m'a guidé dans l'élaboration de ce projet. » Idéal pour rêver.



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU
22 JANVIER 2021

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFOS: +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE



Abonnez-vous!

Le magazine **Larsen** est totalement gratuit et vous pouvez le recevoir directement chez vous.

Il suffit de nous envoyer un mail avec vos coordonnées postales à larsen@conseildelamusique.be

Suivez l'actu Larsen au jour le jour via son nouveau site web : larsenmag.be. Mise en ligne mi-novembre !

MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL
AU SERVICE DES PROFESSIONNEL-LE-S DU SECTEUR MUSICAL



INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPRÉHENDEZ CONCRÈTEMENT LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE (PRODUCTION, MIXAGE...) ET À LEURS ENJEUX (CONTRATS, DROITS D'AUTEUR...) AVEC LES MEILLEUR-E-S SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ? BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ? PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

DISPOSITIF D'ACCOMPAGNEMENT ARTISTIQUE - 6X6

DURANT SIX MOIS, SIX MUSICIEN-NE-S OU GROUPES BÉNÉFICIERONT D'UN SUIVI PERSONNALISÉ. INSCRIPTION SUR DOSSIER DE CANDIDATURE.



AMPLO

UNE INITIATIVE DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN D'AMPLO « BUREAU SOCIAL POUR ARTISTES ET PARTENAIRE RH POUR LE SECTEUR CRÉATIF »



PASSERELLE LASSUELLE

CULTURELLE CULTIVILLE

Baron Samedi & T99
Blues
Ven 26.02.2021 - 20h30

Antoine Hénaux
Chanson française
Jeu 04.03.2021 - 20h30

Yao & Clemix
Slam/Soul/rap/Electro/funk
Ven 05.03.2021 - 20h30

Pop néo soul
Mer 03.02.2021 - 20h30

Aprile

En manque de concerts
aussi variés que grisants ? Envie de
vibrer au son des guitare, violon, clavier,
batterie ? Nous aussi...

Dominique Corbiau

Récital conté

Ven 12.03.2021 - 20h30

Mélanie Isaac/Nicolas Gemus
Double concert Chanson française

Jeu 11.03.2021 - 20h30

Le WHalll met tout en œuvre pour vous
accueillir dans le respect des règles
sanitaires ! Venez, venez... Les artistes
ont besoin de vous !

Lightrnin'Bug & Danny Bryant
Blues
Sam 27.03.2021 - 20h30

Claude Vonin
Musique classique

Jeu 18.03.2021 - 20h30

W:Halll

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02/435.59.99 - whalll.be

